

Mai en français

Herman Gorter

Mai

en français

édition bilingue
introduction et traduction
par Nicolaas Jan Ouwehand

LA ROSE DES VENTS

Pour l'introduction et la traduction :
© Nicolaas Jan Ouwehand 2017

Dépôt légal Belge : D/2024/Nicolaas Jan Ouwehand, éditeur
ISBN 9789083433844

INTRODUCTION

Cette traduction du « Mai » de Gorter donne au public francophone la possibilité de découvrir un texte fondamental de la littérature des Pays-Bas. Le *Mai* de Gorter est un poème de 4381 vers célébrant l'arrivée du printemps : aussi simple que ça, mais quel monument ! Voyons d'abord brièvement ce qui constitue la difficulté du « Mai » de Gorter, et ce qui en fait la valeur.

D'abord il faut savoir que Herman Gorter, né en 1864, est étudiant en latin et grec à l'Université d'Amsterdam au moment où il compose son fameux poème, dans les années quatre-vingts du dix-neuvième siècle. Tous les principes de la versification lui sont donc familiers, ainsi que tous ces poèmes classiques de grande envergure, Iliade, Odyssée, dont on apprend par cœur des pages entières pour pouvoir les réciter de tête...

Pourtant, malgré ou à cause de cette familiarité avec les classiques, le poème qu'il est en train de composer est quelque chose de complètement nouveau. Dès les premiers vers le jeune inconnu annonce son ambition : « Un nouveau printemps et un nouveau son », rien de moins. Ce sont des pentamètres iambiques — ce qui en français équivaut à des décasyllabes — dans une langue originale et très personnelle, pleine de néologismes et de mots inventés, avec une syntaxe étrange qui semble parfois plus proche du grec ancien que du néerlandais moderne.

Ce poème de 4381 vers est entièrement composé selon le schéma de la rime plate : aa bb cc... Or, qu'il s'agisse de vers iambiques en néerlandais ou de vers syllabiques en français, la rime est un élément rythmique qui marque d'un accent la fin de chaque vers. Aussi ce schéma plat, soutenu sur des milliers de vers, devrait mener à une monotonie insupportable. Pourtant il n'en est rien. Car le poète a fait un usage systématique et fort judicieux de l'enjambement et de ce que l'on pourrait appeler « la rime escamotée ».

Considérons les huit premiers vers du poème :

*Un nouveau printemps et un nouveau son :
Je veux pour ce chant la modulation
Que j'entendais avant la nuit, l'été
Près des canaux d'une ancienne cité —
Dedans il faisait sombre, mais la rue
Rassemblait le crépuscule, et les nues
Brillaient encore, quelques reflets blonds
Couvraient les fenêtres de ma maison.*

Il y a déjà cinq enjambements dans ces huit lignes, et dans les quatre paires de rimes aucune ne présente d'accentuation rythmique sur les deux fins de vers. Ainsi dans « un nouveau son » l'accent tombe sur « son », mais dans « la modulation que j'entendais » il n'y a pas d'accentuation sur la dernière syllabe de « modulation ». La deuxième rime de la paire a donc été escamotée. Le poème est libéré des contraintes de la rime et se met à respirer, recherche un rythme plus ample et mène une vie propre. Mais alors pourquoi escamoter des rimes qu'on s'est donné tant de peine à établir ? Justement pour ce paradoxe : un poème libre en vers réguliers. Et parce que la rime a une logique que la logique ne connaît pas.

Quand Gorter se mit à lire « Mai » en public après en avoir terminé la composition, ses auditeurs furent frappés par ce style très osé pour l'époque. C'était en 1889, le poète avait vingt-cinq ans et il fut accueilli à bras ouverts par les chefs de file du « Mouvement de quatre-vingts », par l'avant-garde artistique et littéraire de son temps. Des poètes et des écrivains dont la réputation était déjà bien établie, Willem Kloos, Albert Verwey et Frederik Van Eeden le reçurent chez eux pour des lectures privées. Le peintre Van Looy organisa des réunions dans son atelier, où pendant trois soirées l'on écouta le jeune homme lire son œuvre. Plus tard le peintre écrivit : « Ce qui m'a le plus frappé, c'est que le poète de *Mai* lisait ses vers limpides presque comme si c'était de la prose. »

La poétesse Hélène Swarth, elle, eut des doutes : « ...mais la métrique, la rime, la construction, etc, sont étranges, tourmentées, désordonnées et confuses. » Pourtant l'opinion générale était favorable. Van Eeden : « Oh ! que c'est beau ! Que c'est beau ! Les vers de Gorter sont venus comme un long trait de lumière rose dans ma vie. » Kloos : « Pour ma part je ne savais pas que mon hollandais, ma langue, que je connais pourtant un peu aussi, était capable d'une chose pareille. » Ainsi l'on assistait bien à la naissance d'« un nouveau son » et le jeune Gorter devint pendant un temps l'un des animateurs du Mouvement de quatre-vingts.

Mais bien entendu il n'y a pas que la forme du poème qui impressionne par son ampleur et son originalité. Il s'agit aussi du thème et de son traitement, de l'histoire. Pour commencer il faut savoir que Mai est une jeune fille : les mois peuvent être féminins dans la langue néerlandaise. Le poème est divisé en trois chants. Dans le premier nous voyons Mai venir au monde sur les vagues de la Mer du Nord, car selon Gorter le printemps naît sur l'écume des vagues. Le soleil est son père et la lune est sa mère. Mai arrive dans une petite embarcation, débarque sur la côte de la Hollande, elle traverse la plage et les dunes et s'aventure vers l'intérieur du pays. Sur ses pas tout se met à fleurir et elle s'en émerveille. Son périples, c'est la venue du printemps.

Le deuxième chant se déroule entièrement dans le ciel, qui est un véritable labyrinthe onirique parmi les nuages. Mai entend le chant d'un dieu immortel, Balder, et tombe amoureuse de lui. Étrangement, l'amour vient par l'ouïe, qui comme on le verra joue un grand rôle pour Balder aussi. Mai s'élève dans les airs et part à sa recherche. Elle le poursuit comme dans un rêve, traversant un dédale de villes, de palais, de salles. Elle rencontre une déesse en train de filer la laine des nuages et des dieux en train de festoyer en compagnie d'Odin. À tous elle demande : « Où est Balder? » Quand elle le retrouve enfin elle lui déclare son amour, mais lui il répond : « Jamais ! » En effet, le printemps, comme nous-

mêmes, appartient au cycle de la vie et de la mort ; la petite Mai, pourtant née du soleil et de la lune, est mortelle et ne peut prétendre à l'amour de l'immortel Balder. Au moment de la rejeter celui-ci lui révèle en outre qu'il est aveugle et que, littéralement, il ne peut pas la voir.

À la fin de ce chant, qui est deux fois plus long que les deux autres, Balder tient tout un discours inspiré de la philosophie de Schopenhauer, que Gorter admirait beaucoup à l'âge de vingt-cinq ans. Qu'il faut renoncer à la volonté de puissance pour échapper au cycle de la mort et de la souffrance ; s'identifier totalement au monde tel qu'il est, sans vouloir lui imposer sa marque :

*[...] Même Odin rend apparent
Ce qu'il sait et ressent, lui qui abonde
En savoir et sentiment, tout un monde
Porte son nom, mais lui est pauvre, et mort
Sera-t-il avec son monde, un remords
Le rongé déjà, il ne peut trouver
Le bonheur, un loup veut le dévorer.*

Renoncer au monde, vivre uniquement la vie de l'âme, tel est l'idéal que revendique Balder, et Mai n'a plus qu'à se retirer de la scène.

Dans le troisième chant, le plus court du poème, Mai revient sur terre, où le poète attend son retour. Elle lui raconte son histoire. Ensemble ils se réfugient dans une petite ville typiquement hollandaise, dans une chambre à l'intérieur d'une vieille maison — l'on goûte l'atmosphère des tableaux de Vermeer ou de Pieter de Hoogh. Mai agonise, veillée par le poète. Elle va mourir de chagrin et lui, bien que très épris d'elle, ne parvient pas à la consoler d'avoir perdu Balder. Elle soupire :

*« Tu es comme lui, comme lui ta voix. »
Puis m'embrassant, c'est lui qu'elle baisa
Sur ma bouche, et puis me baisa les yeux,
Mais ses yeux étaient tournés vers les cieux.*

Quand enfin elle expire, Mai est enterrée dans le sable, sur la plage, au bord de la mer.

Le personnage de Mai est plutôt infantile et immature, mais en même temps le poète est fort amoureux d'elle, et elle tombe amoureuse de Balder... Qu'en est-il de cette fiancée-enfant ? Les manuels de littérature affirment que Mai serait une fillette dans le premier chant, une jeune fille dans le deuxième et une jeune femme dans le troisième, mais une lecture même superficielle du texte complet révèle que la terminologie décrivant Mai ne change pas d'un chant à l'autre. Elle est toujours désignée par les mots « meisje » et « kind », qui couvrent le même spectre que les mots « fille » et « enfant » en français ; un homme de cinquante ans peut dire « mon enfant » à une jeune femme de vingt-cinq ans, mais est-ce qu'un poète de vingt-cinq ans écrirait « enfant » en songeant à la même personne ? Pourtant, dans le premier chant déjà il y a une déclaration d'amour qui n'est pas dénuée de charge érotique (p. 70) :

*Ne t'ai-je pas baisée, ma douce Mai,
Où le ruisseau longe la route auprès
Des saules bleus. Oh oui, c'était bien toi,
Ta joue aussi douce qu'un dos de chat,
Bouche m'embrassant comme un coquillage.*

Tandis que dans le tout dernier vers du poème, le poète, en enterrant le corps de sa bien-aimée, la nomme une fois de plus « ma petite Mai ».

Cette identité contradictoire est pourtant fonctionnelle. Le côté infantile de Mai devient un élément indispensable du poème, inséparable de l'impression qu'on en garde. Mai est la personnification même du printemps, une force de la nature, éphémère et intemporelle, fillette et éternelle fiancée. Elle ne vit que pendant un seul mois ; par définition elle meurt jeune ; mais elle renaît chaque année et le souvenir que l'on garde d'elle ne change jamais. Cela vaut aussi bien pour sa manière de marcher (p. 42) : « Ses bras se balancent comme le grément d'un

bateau qui tangue », que pour le son de sa voix (p. 216) :

*Et là elle posa bien des questions,
Qui grimpaient bien haut dans les fins wagons
De sa voix comme en remontant la pente.*

Et ainsi l'on voit que le style du poème est caractérisé avant tout par une adaptation moderne de la métaphore homérique. L'image de la comparaison est parfois développée si longuement, elle est si complexe et détaillée qu'elle devient une fin en elle-même et que l'on finit presque par oublier l'objet qui en a été le prétexte au départ. Ainsi cette description « dramatique » d'un orage en mer (p. 32) :

*Alors commença sur la vaste scène
De la mer comme une tragédie pleine
De cris de meurtre, avec odeur de sang
Dans la salle — la scène est vide : un grand
Orage fait rage autour du pignon,
Des cheminées tombent, la garde en faction
Aux remparts entend un bruit d'ennemis.
La pluie pleure et cingle, le vent mugit,
Un tueur fuit la maison et l'on sait
Qu'un cadavre y gît : il tonne, un mauvais
Rayon de lune sabre le décor.*

Le poète multiplie ces comparaisons et ces métaphores, et par leur juxtaposition le poème devient une sorte de mosaïque, un kaléidoscope chatoyant de petits clichés de lanterne magique. Mais toutes ces images sont étonnamment fraîches et neuves, le poète ne craint pas d'utiliser des éléments de la vie contemporaine, réverbères à gaz, chaudières à vapeur, chemins de fer. Ainsi « Mai » contient ce qui est probablement la première description d'une course cycliste dans toute l'histoire de la littérature (p. 132) :

Comme deux coureurs cyclistes : leurs folles

*Roues tournoient, éclaboussant la lumière
En cercles, file d'avant en arrière
Le chemin blanc : ils s'épient sans arrêt,
Pédalent à tout rompre, l'âme très
Hargneuse, à l'arrivée l'un va gagner,
Mais l'autre le rattrape et aveuglé
De désespoir le dépasse. Un hardi
Coup de pédale et la foule applaudit —*

Mais à côté de cela il y a de nombreuses descriptions très réalistes de la nature, visiblement inspirées d'observations directes des paysages typiques de la Hollande, des plantes et des animaux qui la peuplent (p. 28) :

*Comme la nuit les canards endormis
Dans les herbes du fossé à grand bruit
Clapotant s'éveillent soudain, cancanent,
Lapant des lentilles d'eau, qu'une cane
Se dresse en battant fort de l'aile et crie.*

Il y a des scènes mythologiques, non pas tirées du répertoire grec et latin comme on pourrait s'y attendre, mais plutôt inspirées par le panthéon germanique (Odin et Freya, Balder et Idoène), par les contes celtiques (Obéron et Titania, roi et reine des elfes et des lutins) et des histoires de sorcières. Puis il y a la personnification du soleil et de la lune (Cynthia), des vents, des mois (féminins) et des heures (masculines). Et toute la nature, chaque paysage, même les vagues de la mer pullulent de ces êtres mythiques (p. 20) :

*[...] Approchèrent
Les sirènes et les nymphes de mer
Sur les vertes pentes. Mais les Tritons
Barbus restaient sur le côté, clairs
À la bouche, en une longue avenue
De son sur la face de la mer nue.*

Dans « Mai » Gorter commence déjà son exploration

des sentiments et de la psychologie, qui par la suite jouera un rôle si important dans le développement de son œuvre, et qui lui vaudra sa réputation de poète « sensitiviste ». Avec de judicieuses métaphores il donne une description précise et fraîche de sentiments familiers, ou alors il tente de cerner ces sensations confuses que tout le monde peut reconnaître mais que personne ne peut nommer (p. 208) :

*En elle était une errance lassée,
Comme au soir le vent tourne sans raison,
Comme un enfant qui parcourt la maison
Qu'il va quitter, retrouvant un jouet
Ne peut jouer : si grand est son regret.*

Dans l'année qui suivit la publication de « Mai », en 1990, Gorter publia un recueil intitulé simplement « Vers ». (Entre-temps il s'était marié et il était devenu professeur de latin-grec dans un lycée.) Dans « Vers » il explore plus avant la voie du sensitivisme inaugurée dans sa première œuvre. Dans ces courts poèmes Gorter essaie de décrire de manière très simple les sensations les plus intimes qu'un être humain puisse ressentir ou percevoir avec ses sens. Renonçant aux métaphores et même à toute figure de style, il veut exprimer le plus directement possible les nuances les plus subtiles de ses sentiments. Il essaie même de dire comment il est parfois impossible de formuler exactement ce que l'on ressent. Comme exemple de cette phase sensitiviste, voici un poème sans titre tiré de « Vers », qui est devenu le poème d'amour le plus connu de toute la littérature néerlandaise :

*Tu vois je t'aime,
je te trouve si gentille et si claire —
tes yeux sont pleins de lumière,
je t'aime, je t'aime.*

Et ton nez et ta bouche et tes cheveux

*et tes yeux et ton cou là où
se trouve ta collerette et ton oreille
avec tes cheveux devant.*

*Tu vois je voudrais être
toi, mais ça ne va pas,
la lumière t'entoure, tu es
quand même toujours ce que tu es.*

*Oh oui, je t'aime,
je t'aime terriblement,
je voulais le dire complètement —
mais je ne peux pas le dire quand même.*

Cette approche de la poésie si simpliste d'apparence scandalisa le bourgeois et une fois de plus impressionna profondément l'avant-garde. Pourtant, malgré le succès de Mai et malgré le fait qu'il était considéré désormais comme l'un de ses chefs de file, Gorter commença après quelques années déjà à se distancer du Mouvement de quatre-vingts. Il ne se sentait plus à l'aise dans un groupe qui prônait l'art pour l'art, où l'esthétisme et l'individualisme menaient trop souvent à l'aridité artistique, à des rivalités personnelles incessantes. Gorter était à la recherche d'autres idéaux. Pendant qu'il composait Mai, déjà, il avait étudié Schopenhauer et Nietzsche. Après la publication de son poème il continua à se passionner pour la philosophie, s'intéressa à Spinoza, qu'il traduisit du latin. Finalement, sous l'influence de son ami Van der Goes il découvrit Marx, et sut qu'il avait définitivement trouvé sa voie. Tout en continuant à produire de la poésie, de plus en plus engagée, Gorter devint un théoricien du communisme, marxiste puriste et antiparlementaire, compagnon de route d'Anton Pannekoek et de Kautsky. Son influence dépassa bientôt les frontières des Pays-Bas. Ses brochures : « Le matérialisme historique » (1908) et « La Révolution mondiale » (1918) furent traduites dans de nombreuses langues.

C'est en 1917, avant même la Révolution d'Octobre,

que Gorter se met à correspondre avec Lénine. Ils ont les mêmes vues sur le système des soviets et sur le principe d'une paix séparée des Bolcheviques avec l'Allemagne. Puis à mesure que la Révolution avance les marxistes hollandais et allemands se mettent à critiquer leur collègue russe et lui reprochent son attitude trop tactique, voire son opportunisme en politique. Piqué au vif, Vladimir Ilitch réagit en publiant un pamphlet : « Le radicalisme de gauche, maladie infantile du Communisme ». Sur quoi Gorter y va de son propre pamphlet : « Lettre ouverte au camarade Lénine ».

En 1920 Gorter se rendit à Moscou, un voyage périlleux, et rencontra Lénine en tête-à-tête. Puis il s'adressa à une séance plénière de la Troisième Internationale pour y défendre son point de vue et attaquer la ligne du Komintern. Avec justesse il fit remarquer que la révolution russe ne pouvait pas servir de modèle au reste de l'Europe : la Russie était une société essentiellement rurale et paysanne, tandis que la vraie révolution marxiste serait le fait du prolétariat des pays industrialisés. Il fut débouté par le comité exécutif et évincé de l'Internationale.

A sa mort en 1927, à soixante-trois ans, Gorter était devenu un vieil idéaliste isolé, déclassé sur le plan politique, et sa poésie socialiste — « Pan », 1916 ; « Le conseil ouvrier », posthume — ne convainquait plus personne. Mais son œuvre de jeunesse, « Mai », est devenu un grand classique de la littérature néerlandaise, et l'on se souvient de lui surtout comme le représentant le plus marquant du « Mouvement de quatre-vingts », qu'il a pourtant rejoint sur le tard et dont il s'est très vite distancié.

CHANT PREMIER

Un nouveau printemps et un nouveau son :
Je veux pour ce chant la modulation
Que j'entendais avant la nuit, l'été
Près des canaux d'une ancienne cité —
Dedans il faisait sombre, mais la rue
Rassemblait le crépuscule, et les nues
Brillaient encore, quelques reflets blonds
Couvraient les fenêtres de ma maison.
Alors un garçon sifflait un air pur,
Trilles secouées dans l'air comme mûres
Cerises, quand la brise du printemps
Saute d'un bosquet et souffle en partant.
Il flânait sur les ponts, le long des quais
Au bord de l'eau, lent, partout aussi gai
Qu'un jeune oiseau, il sifflait sans savoir
Sa propre joie pour le repos du soir.
Et maint homme en prenant, las, son repas,
L'écoutait comme un conte d'autrefois,
En souriant, puis fermait la fenêtre,
Sa main s'attardait, sifflait le jeune être.

C'est ainsi que je veux que ce chant sonne,
Et je voudrais surtout qu'il l'impressionne
Elle, éclairant plus que son doux regard...
Oh ! joie, joie, je sens ses mains, le rempart
De son bras à mon cou. Une coupole
De clarté nébuleuse m'auréole,
Ma voix brûle en moi comme se déchaîne
Le gaz dans sa cage en verre, et d'un chêne
Bourgeonnent de verts rameaux à foison :
Écoutez, il arrive un nouveau son :
Un jeune chef se dresse, en bleu et or
Un héraut sur le seuil l'annonce fort.

I

Een nieuwe lente en een nieuw geluid:
Ik wil dat dit lied klinkt als het gefluit,
Dat ik vaak hoorde voor een zomernacht
In een oud stadje, langs de watergracht
In huis was 't donker, maar de stille straat
Vergaarde schemer, aan de lucht blonk laat
Nog licht, er viel een gouden blanke schijn
Over de gevels in mijn raamkozijn.
Dan blies een jongen als een orgelpijp,
De klanken schudden in de lucht zoo rijp
Als jonge kersen, wen een lentewind
In 't boschje opgaat en zijn reis begint.
Hij dwaald' over de bruggen, op den wal
Van 't water, langzaam gaande, overal
Als 'n jonge vogel uitend, onbewust
Van eigen blijheid om de avondrust.
En menig moe man, die zijn avondmaal
Nam, luisterde, als naar een oud verhaal,
Glimlachend, en een hand die 't venster sloot,
Talmde een pooze wijl de jongen floot.

Zóó wil ik dat dit lied klinkt, er is één
Die ik wèl wenschte, dat mijn stem bescheen
Met meer dan lachen van haar zachte oog...
Heil, heil, ik voel hier handen en den weken boog
Van haren arm. Een koepel van blind licht
Mild nevelend omgeeft mijn aangezicht,
Mijn stem brandt in mij als de geele vlam
Van gas in glazen kooi, een eikestam
Breekt uit in twijgen, en jong loover spruit
Naar buiten: Hoort, er gaat een nieuw geluid:
Een jonge veldheer staat, in 't blauw en goud
Roept aan de holle poort een luid heraut.

La mer flottait bleue, les eaux du soleil
Coulaient fraîches de la source vermeille
Sur les vagues laineuses, que lavèrent
Et oignirent ses raies, des flots ouverts
Bondirent tels des béliers blancs les crêtes
Ornées d'écume et cornes sur la tête.

Mais la mer se brisait à ses confins
Encore et encore, au-dessus l'essaim
D'or des nuages flottait dans l'azur,
Milles bouches soufflaient en gouttes pures
De la rosée et du sel sur les bords
Des coquillages aux lèvres rouges, flore
De la plage, blanches, crème, et rougeâtres
Comme ongles d'enfants, et rayées, bleuâtres,
Bleu de plomb comme un soir d'intempéries.
Des conques murmuraient leurs mélodies
En paix, et dans la rumeur du ressac
Un son plus clair comme dans un mot sec
La voyelle humide, et les coquillages
Tintaient dans l'eau brillante de la plage
Entre verre et pierre, anneaux métalliques,
Sur l'aile du vent bulles de musique.
Survolant les dunes flottaient en bandes
Jusqu'au-dessus du jardin de Hollande,
Celles qui étaient bien pleines tombèrent,
Crevèrent en tombant et résonnèrent
De voix pures ; chaque dune endormie
Près ou loin sortit de sa rêverie.

Et dans un berceau d'eau, loin sur la mer —
Duvets d'écume ondulant de concert —
Un jeune Triton s'éveilla et partit
D'un rire fluide, heureux quand il vit
Les sommets aquatiques tout autour
Et un blanc nuage comme une tour,
Dans son bras nu était sa corne d'or.
Il souffla dedans, un doux timbre alors
Tomba, pluie d'été, de son embouchure,
Puis il se tourna et à vive allure
Il nagea vers le haut dans l'une des chutes
D'écume et de neige qui toujours culbutent
Entre deux montagnes d'eau, et voyez,

Blauw dreef de zee, het water van de zon
Vloot pas en frisscher uit de gouden bron
Op woll'ge golven, die zich lieten wasschen
En zalven met zijn licht, uit open plassen
Stonden golven als witte rammen op,
Met trossen schuim en horens op den kop.

Maar in zijn rand verbrak de zee in reven
Telkens en telkens weer, er boven dreven
Als gouden bijen wolken bij het blauw;
Duizende volle mondjes bliezen dauw
En zout in ronde droppen op den rand
Van roodgelipte schelpen, van het strand
De bloemen, witte en geele als room en rood'
Als kindernagels en gestreepte, lood
Blauw als een avondlucht bij windgetij.
Kinkhorens murmelden hun melodij
In rust; op 't gonzen van de golf dreef voort
Helderder ruischen als in drooger woord
Vochtige klinkers, schelpen rinkelden
In 't glinst'rend water glas en kiezel en
Metalen ringen, en op veeren wiek
Vervoerde waterbellen vol muziek
Geladen, lichter wind. Over het duin
Dreven ze door de lucht tot in den tuin
Van Holland, en die schoon en vol was zonk,
En brak in 't zinken wijl muziek weerklonk
Schooner dan stemmen, en van mijmerij
Elk duin vreemd opzag verre en van nabij.

En in een waterwieg, achter in zee
Duizend schuimege spreien deinen mee
Ontwaakt' een jonge Triton en een lach
Vloeid' over zijn gelaat heen, als hij zag
De waterheuvels om zich en een toren
Van een wit wolkje boven zich, zijn horen
Lag in zijn blooten arm, verguld in blank.
Hij blies er in, er viel een zacht geklank
Als zomerregen uit den gouden mond,
Toen luider lachend wentelde hij rond
En zwom naar boven door den waterval
Van schuim en sneeuw die drijft in ieder dal
Tusschen twee waterbergen, zie, hij ligt

Il se niche dans l'eau crépue, bébé
Pouponné dans le giron de sa mère ;
Trempe de gouttes rondes il la serre
De ses bras roses, de sa jolie bouche
Sortent des vagissements ; il embouche
La corne d'or de ses lèvres joufflues,
Fontaine de sons brillants et cornue
De lait blanc mêlé au vin qui l'entraîne,
Feu rouge à travers de la porcelaine.
Niché dans l'eau il voit venir à lui
Vague après vague dressée, et il rit,
Éclate de rire et tend son bras blanc,
Et par les flots va un effarement.

Alors la mer devint comme un grand homme
D'autrefois, vêtu d'atours riches comme
Il n'en est plus de nos jours : velours et soies
Comme d'argent, ses fourrures chatoient,
Venues de Sibérie ; cuivre poli
Brûlant de mille feux dans les replis
Des braies, dans les boutons et passements
De sa pelisse, qui va s'évasant.

La mer était-elle ainsi ? Non, en liesse
Comme une ville lors de la kermesse,
Paysans et paysannes vont danser
À l'auberge, et brille autour du marché
Un cercle de vendeurs de bibelots.
Ou quand un roi vient et que les falots
Brillent aux fenêtres, les drapeaux blancs
Flottant des toits. Tel était l'océan,
Ses façades pavoisées, aux pignons
Des vagues des rangées de lumignons,
Un peuple entier en parade. Approchèrent
Les sirènes et les nymphes de mer
Sur les vertes pentes. Mais les Tritons
Barbus restaient sur le côté, clairs
À la bouche, en une longue avenue
De son sur la face de la mer nue.

Le bruit diminua et un nuage
De lumière flotta sur le visage
De la mer, près des nuages une foule

Nest'lend in kroezig water, 'n wiegewicht,
Door moeder pas gewasschen in haar schoot;
Het drijft van ronde druppels, overrood
Reiken de armpjes, uit het mondje gaat
Gekraai; zoo dreef hij, in het bol gelaat
Tusschen de lippen in, de gouden kelk,
Fontein van gouden klanken, een vaas melk
Wit was hij drijvend met gemengden wijn,
Vurig rood blozend door het porselein.
Nu zetelt hij in 't water, baar na baar
Ziet hij al lachend rijzen na elkaar,
Daar schatert hij en spant den blanken arm,
En door het water gaat een luid alarm.

Toen werd de zee wel als een groot zwaar man
Van vroeger eeuw en kleeding, rijker dan
Nu in dit land zijn: bruin fluweel en zij
Als zilver en zwart vilt en pelterij
Vër uit Siberisch Rusland; geel koper
Brandt vele lichtjes in de plooiën der
Hoozen, in knoopen en in passement
Van het breed overkleed, wijd uithangend.

Was zoo de zee? Neen, neen, een stad geleek
Ze, pleinen en straten in de kermisweek,
Boerinne' en boeren, en muziek en dans
In de herbergen en in lichten krans
Om elke markt de snuisterijenkramen.
Of als een koning komt en alle ramen
Zijn licht des avonds en uit ieder dak
Een witte vlag. Zoo was de zee, er stak
Een vlag van alle gevels, achter 't raam
Der golven brandden rijen lichten, saam
Liep heel het volk. Meermannen zwommen aan,
Nimfen en elven der zee, en zaten aan
De groene hellingen. Maar Tritons stonden
Oud en gebaard ter zijde, aan de monden
Trompetten, bouwende een lange straat
Geluid over het zeegelaat.

Toen werd het stiller en een wolk van licht
Begon te drijven op het zeegezicht,
Dichtbij de wolken waar een witte schaar

De jeunes vents plaisantait. Puis la houle
Se calma. Et dans la brume apparut
Une barque jaune, et dedans, perdue
Parmi les voiles de lin, une enfant...
Malheur, malheur à moi, mon cœur se fend,
Ma voix se brise à ce nouveau vocable
Qui vient de naître... il y a part aimable
En toute chose, et qui le sait toujours
Ira le long de l'eau au petit jour,
Dans la rosée du pré ses pieds sont froids.
Pour lui jamais de brouillard, mais un mois
Qui naît et un courant de fleurs où est
Sa demeure, ainsi aussi pour moi, mais
Cette enfant-ci était pure douceur ;
Assise sans bouger, tant de bonheur
Brillait dans ses yeux, le faible éclairage
Sous les voiles rougissait son visage
Si doux et joli, pétale de rose
Soufflée par le vent des bois, qui se pose
Sur l'eau d'un ruisseau sous les noisetiers
Et le suit jusque dans les vastes prés
Où tout est vert et le haut ciel si bleu.
Elle était étonnée, doutant un peu
De l'eau, jusqu'à ce que l'étonnement
Soit remplacé par un rire confiant
En voyant jaillir les fontaines d'écume
Des vagues au jardin de mer que parfument
Des fleurs blanches, bondir le Vent gaillard
Comme un danseur s'élance au champ de foire,
Et les nageoires rouges d'un poisson
Sortir de l'eau. Tout était belle moisson
Pour de jeunes yeux. À quelque distance
Un dieu marin soufflait avec prestance
Dans un cor, les joues gonflées d'importance.
À la ronde claironnaient l'air et l'eau
Et de tels éclats semblaient tout nouveaux
À qui n'entendit jamais de pareils ;
Saturée, elle trouva le sommeil —
Le bateau glissait ; le soleil brillait,
Le vent autour d'elle l'accompagnait.

Qui était-elle ? De douze sœurs l'une,
Qui se tiennent sur le soleil, chacune

Van jonge winden zat te lachen. Daar
Werd alles zwijgend. En een geele boot
Kroop uit den nevel en daarin school rood,
Vooraan en vóór het linnen zeil, een kind....
Wee, wee mij, nu mijn hart mij overwint,
En mijn stem stom slaat nu dit nieuwste woord
Geboren werd.... er is iets dat bekoort
In ieder ding, en die dat weet, hij gaat
Altijd langs watren, door jong gras, en laat
Zijn nog zijn voeten koel in dauw van wei.
Voor hem is 't nimmer nev'lig, maar een Mei
Van kind'ren en een stroom van bloemen waar
Zijn woning is, en zóó is 't ook mij, maar
Dit kind was louter, niets dan lieflijkheid;
Het zat zoo stil te staren, zoo verblijd
Blonken haar oogen in het schaduwlicht
Achter het zeil, zoo bloosde haar gezicht,
Zóó mooi, zóó zacht was ze, een rozeblad,
Geblazen door den warmen boschwind, dat
De beek afloopt onder den hazelaar,
En dan tusschen de lage weiden, waar
Het groen is en de hooge hemel blauw.
Blij en verwonderd of ze nóg niet wou
Gelooven 't water, tot verwond'ring week
Voor veilig lachen en ze beurt'lings keek
Naar schuimfonteinen en de gladde kruin
Van golven in dien witgebloemden tuin
Der zee, of naar den Wind, die danste aan
Als 'n jonge kerel op een kermisbaan,
Of naar 'n visch, die roode vinnen uit
Het water stak. Dat alles was een buit
Voor jonge oogen. Daar veel verder stond
Hoog op zijn teenen een zeegod, zijn mond
Bolde op een gouden horen. In het rond
Brak één geluid van water en van lucht,
En alles nieuw voor een die zulk gerucht
Nooit hoord'; haar hoofd werd voller en ze deed
De oogen toe en rustte — de boot gleed
Langzamer verder; onbeweeglijk scheen
De zon, de wind liep mee en om haar heen.

Wie was ze? Van de twalef zusters één,
Die op de zon staan, hand in hand, alleen,

À sa place dans leur ronde enfantine.
À tour de rôle, quittant la rondine,
L'une abandonne les autres sœurs, mais
Leurs larmes sont peu nombreuses, jamais
Ne durent dans l'or de tant de lumière.
Déjà leur bonheur revient, leur misère
Cesse — pourtant leur tristesse fut pire
À ce dernier vide ouvert, tant les rires
Duraient avec elle, qui fut souvent
La plus belle et la joie de toutes, sans
Jalousie. Maintenant elle était loin.
Ses sœurs se penchèrent, écoutant bien,
Voyant la marée l'emporter. Des sons
S'élevaient de l'écume et des clairons
Jusqu'à elles. Puis lui tournant le dos
Elles restèrent en pleurs, sans un mot.
Ces enfants, ce sont les mois blonds, chacune
Née pareille quand leur mère la lune
Était pleine dans la nuit étoilée.
Nue elle les mit bas, fut consolée
Par le soleil accompagné d'Aurore,
Qui les couvrit de son long manteau d'or.
Il prit ses enfants ; voyez ces beautés
En un cercle blond, mais les a quittées
La plus blonde et jolie, la petite Mai.

Rien dans le vaste monde n'est si gai
Que la terre : Cynthia dans sa barque
Nocturne exhibe en riant un bel arc
De dents blanches et les Jumeaux aussi
Se demandent : passera-t-elle ici ?
Il y a toujours de la joie dans l'air
Où elle a passé, la rumeur légère
De ses ailes s'enfuit. Des fleurs tapissent
Sa route, que des anges réunissent
En disant son nom ; comme elle dispense
Des miracles. Couchés dans l'herbe dense
Qui couvre les prés du ciel, ils jacassent
Longuement ou bien simplement rêvassent.

Une chose est triste et cause des plaintes
Toujours tout autour de la terre en maintes
Brumes confuses : c'est le changement

Als 't spel van kindren in een kleinen kring.
Om beurten gaat er een en breekt den ring
En laat de andren bedroefd achter, maar
Veel zijn hun tranen niet, het weenen waar
Zoo gouden licht is, kan niet durend zijn.
Zoo zijn ze weldra blij weer en hun pijn
Houdt op — toch was hun droefheid nu het meest
Bij deze laatste leegt', er was geweest
Zoo lang gelach met haar, zij was altijd
De schoonste en de vreugd van elk, waar nijd
Niet is. Nu was zij heen. De zusterrij
Boog over luistrend, ziende hoe 't getij
Met haar hoog ging. Er mistte een waas geluid
Van brekend schuim en gouden horens uit,
Omhoog tot haar. Die kindren keerden om,
En stonden naast elkander, weenend, stom.
Dat zijn de blonde maanden die daar staan,
Gelijk geboren toen de moedermaan
Heel zwaar was in een starr'gen winternacht.
Naakt baarde zij ze, maar de zon hield wacht,
Koudrood zooals hij met Aurora kwam,
Die sloeg ze in haar kleurig kleed, hij nam
Ze tot zich. Zie hoe blank en blond ze staan,
In 'n ring van blond haar, één is heengegaan,
De liefste, blondste, ja de kleine Mei.

Niets in de ruime wereld is zoo blij
Als deze aarde: Cynthia als ze zit
In hare nachtboot, toont het blank gebit
Van lachen en de tweelingsterren staan
Stil bij haar, vragend: zal ze hier langs gaan?
En er is altijd vreugde in de lucht,
Waar zij voorbij is en het zacht gerucht
Van hare vleugels wijkt. Dan liggen bloemen
Op haren weg en kleine eng'len noemen
Ze zamelend haar naam, hoe vol ze was
Van wonderen. En in het dichte gras
Dat in de hemelwei groeit, liggen zij
Lang pratend' of alleen in mijmerij.

Eén ding is droevig en maakt zacht geklaag
Altijd om d' aarde heen, 'n nevel vaag
En luchtig om dat lijf: 't is wisseling

D'être en non-être et que chaque élément,
Âme et fleur, dérive jusqu'à ce port
Blanc et muet et pareil à la mort.
Car comme toujours à la fin de l'an
Les oiseaux migrateurs en cancanant
Quittent nos contrées, volant haut en bandes,
Que les enfants dans la rue les entendent,
Regardent, disant : « L'été est fini,
Le froid vient » — dans les nuées infinies
Les oiseaux s'en vont — ainsi tout finit.
Mais comme aussi je parcourais un soir
La plage, mon cœur pourtant sans espoir,
Tout tremblant et inquiet — et comme alors
Juste devant le ciel, devant ses ors,
Un oiseau, animal noir, a volé
Sur sa queue et ses plumes étalées :
Ainsi chaque chose vient et repart,
Belle parce qu'unique. C'est la part
De l'Inquiétude, qui naît et demeure
Dans ses entrailles, et qui d'un coup meurt
Où la mort la frappe — mais décourage
La clarté. Or, moi j'ai cherché le visage
De Mai aussi longtemps qu'elle vécut.

Elle errait sur les bancs, où un nuage
De sable rouge poudrait l'eau, au passage
Le peuple se massait, puis dans un creux
Vert, plus loin, une sirène et un dieu.
Mai les vit et rit en un doux éclat
Qui dura peu, puis de l'eau s'éleva
La crépitation d'applaudissements,
Et des langues de femmes jacassant.
Lui fronça les sourcils, elle rougit
De sa joue — Mai se leva, dans sa main
Une boîte d'argent qu'elle tint
Immobile — de son bras lentement
Glissa un pli de son vêtement blanc.
Alors cent yeux virent, vint un silence
Tel que l'on n'entendait plus que l'avance
De l'eau sur les monts et les quelques rires
Étouffés venant après le plaisir.
L'argent scintilla — se sont envolés
Deux papillons folâtres, le premier

Van zijn en niet zijn en dat ieder ding,
Zielen en bloemen, drijven naar dat rijk,
Waar 't wit en stil is en den dood gelijk.
Want zooals altijd aan het eind van 't jaar
Trekvogels uit het land gaan met misbaar
Van vogelstemmen uit de hooge lucht,
De kind'ren op de straat hooren 't gerucht
En kijken, zeggend: 'Zomer is voorbij,
De kou komt' — in de wolken gaat de rij
Van vogels — zóó zóó gaat alles voorbij.
Maar zooals ik eens aan het strand der zee
Was 's avonds, doch niet was mijn hart te vree,
Maar bevend en ongerust — en zooals toen
Vlak voor den hemel, voor het vermillioen,
Een vogel, een zwart beest vloog, duidelijk
Gespreid op staart en veer: daaraan gelijk
Komt élk ding en gaat élk ding en is schoon
Omdat het eenzaam is. Het is de zoon
Van Onrust, in de scheemring van zijn schoot
Geboren, en sterft eensklaps waar de dood
Het neerslaat — maar het staat voor 't licht
Zijn leven lang. Welaan, ik zoek 't gezicht
Van Mei zoolang zij in het leven was.

Zij dreef nu langs de banken, waar een wolk
Van rood zand elke golf afstuift, het volk
Zat daar in scharen, maar in groene grot
Wat verder 'n meermin en een watergod.
Mei zag ze en lachte en een zacht geschater
Klonk even bij haar, toen kwam van het water
Klappend een vlaag van handgeklap en toen
Gesnap van tongen, zooals vrouwen doen.
Maar hij keek fonklend en een rood geblous
Verroodde háár wang — Mei stond op, een doos
Van zilver stond in hare hand, een poos
Hield ze ze roerloos — van haar arrem gleeed
Langzaam een plooi weg uit het witte kleed.
Toen zagen honderd oogen, werd het stil,
Zoodat niets meer gehoord werd dan 't geril
Dat water maakte op de heuvels en 't
Gedempte lachen van wie nalachten.
Het zilver schitterde — daar vlogen heen
Twee fladderende vlindertjes, de één

Comme deux feuilles d'ivoire de l'Inde,
L'autre lambeaux persans d'écharpe peinte.

Changeant d'éclat les papillons partirent,
Dansant sur le ressac, puis ces mots dirent
Les lèvres de Mai : « Le long jour finit
À l'ouest : voyez, le soleil lui aussi
Décline, il fait sombre et je ne peux plus
Rester. Partez à la nage. J'ai vu
Tantôt déjà s'illuminer l'étoile,
Page de mon père qui tient son voile,
Loin à l'est la lune attend, une traîne
De clarté émane de son diadème.
Aussi adieu. Hors d'ici. Mais sans bruit,
Car je veux passer ma première nuit
En silence. La lune est là, voyez,
Elle me suivra, vous pouvez aller. »

Comme la nuit les canards endormis
Dans les herbes du fossé à grand bruit
Clapotant s'éveillent soudain, cancanent,
Lapant des lentilles d'eau, qu'une cane
Se dresse en battant fort de l'aile et crie :
Ainsi d'un profond silence naquit
Un remous quand ils s'en furent. Longtemps
Les trompes brillèrent sur l'eau, le chant
Des sirènes s'éloignait à la nage,
Ici flottaient des amants, là sans ambages
Un jeune dieu sauta sur la vague, inquiet
De voir où se trouvait Mai — oh elle était
Comme une balise blanche : ce soir
En mer tous désiraient aller la voir
En suivant la houle. Et maint prince oublia
Son armée de corail, mais resta
Assis dans son manteau, loin où l'eau passe
Sous la lumière d'une étoile basse.

Laissée toute seule elle eut presque peur,
Voyant venir avec de tristes pleurs
Les vagues, comme des femmes entourent
Un pauvre homme mort noyé — tour à tour
Leurs bras frappent en des gestes sauvages —
Ainsi les vagues tombaient sur la plage

Als twee blaadjes ivoor van Indië
En een als lapjes sjaal uit Perzië.

Wisslend van glans de vlinders dansten voort
Over de branding heen, toen klonk het woord
Van Mei: 'De lange dag vindt nu zijn eind
In 't wolkig westen: ziet de zon verkwijnt
Al, het wordt donker en later en ik mag
Niet langer blijven. Zwemt nu heen. Ik zag
Zoo even reeds het lichten van de ster,
Den page die mijns vaders kleed draagt, ver
Achter het Oosten wacht de maan, een zweem
Van blank licht zwelt al van den diadeem.
Daarom vaart wel. Van hier. Maar vaart al zacht,
Want gaarne wilde ik mijn eersten nacht
Dragen in stilte. Ziet, daar is de maan,
Een vriendelijke gezellin, gij kunt gaan.'

Zoo als des nachts de eenden, in het gras
Slapend, dat in de sloot groeit, met geplas
Plotseling wakker worden, snaterend,
Slobberend kroos, één staat er overend
Zijn vleugels slaand' en krijscht hoog in den nacht:
Zoo werd uit diepe stilte onverwacht
Beweging toen zij gingen. Maar nog lang
Verglomme' in 't nat trompetten, een gezang
Zongen een school meermannen, die heenzwom,
Hier dreven minnenden, ginder beklom
Een jonge god een hooge golf en keek
Of Mei stond waar zij stond — o zij geleek
Een kleene witte baak: er werd in zee
Verlangd dien nacht om met de golven mee
Tot haar te gaan. Menig en menig prins
Zag zijn koralen leger niet, maar ginds
Zaten ze in hun mantels, waar heel ver
Het water spoelt onder een lage ster.

Zij was nu bijna bang, nu ze alleen
Gelaten, droeve golven met geweene
Zag komen, zooals vrouwen die rondom
Een doodverdronken man gaan — om en om
Slaan de armen met een wijd en woest gebaar
Zoo vielen ook de baren na elkaar

Toujours plus sombre et son cœur se figea
D'angoisse, quand des nuages coula
Une pluie de rayons de lune bue
Par les flots. C'est ainsi qu'un jour j'ai vu
Un moine auprès d'un tonneau bien rempli,
Le verre déjà prêt, lorsqu'il l'ouvrit
Un éclair coula comme si le vin
Contenait toujours le soleil du Rhin.
De même la lune dans un haut vent
A penché son urne pour son enfant.
Et entre mer et nuage une cave
Lumineuse où le vin coulait sans entraves
Sur ses pieds. Et autour de ses mollets
Quand au clair de lune elle pataugeait :
Dans chaque goutte une image lui rit ;
Mai s'arrêta souvent et souvent le vit.

Sur la plage un mont de sable, un château
Tel qu'en font les enfants, l'écume et l'eau
Noient les douves lorsque la marée monte :
Les petits pieds nus fuient et la mer gronde.
Œuvre d'enfants de pêcheurs ou peut-être
D'elfes de mer, comme on les voit paraître
Un matin d'été, quand le soleil tôt
Commence à briller d'un éclat pâlot ;
Au loin il y a alors l'apparence
D'enfants pressés qui des dunes avancent,
Garçons et filles, rose clair et nus.
Quand le sable blanchit ils n'y sont plus.
Peut-être ainsi fut bâti le château
Où elle s'assit contre un mur, au beau
Milieu des coquillages que la lune
Transforme en trésors lumineux ; aucune
Splendeur dès qu'elle cesse ; alors n'y logent
Plus que des plaintes, non plus les éloges
D'une fin d'après-midi en été.
Oh comme il lui coûtait de voir changer
L'obscurité dans le ciel, sur la mer,
La lune et sa laiteuse lumière
Glissaient des nuages dans le néant
Où brillèrent les étoiles, s'éteignant
Tour à tour comme des fleurettes près
D'une rose. — La lune y déversait

Aldoor donkerder en haar hart werd leeg
Door angst, tot plots van uit wat wolken zeeg
Regen van stralen en de gouden maan
Het water laafde. Zoo heb ik zien staan
Een monnik bij een volle donkre ton
Met glazen geraad, en weg nam hij de spon
Dat 't vonken spoot in bekers of de wijn
De zon nog in had van den geelen Rijn.
Zoo stond de maanvrouw in een hoogen wind
En boog de urn voorover voor haar kind.
En tusschen zee en wolken leek een kelder
Van wijn verlicht, 't wijnwater plaste helder
Over haar voetje. En om haar volle kuit
Toen zij door 't maanlicht waadde, lachten uit
Iederen druppel beeldjes van de maan;
Zij zag het telkens en bleef telkens staan.

Er lag op 't strand een zandheuvel, een fort
Als kindren bouwen, schuim en water stort
De grachten binnen als de vloed opkomt:
De bloote voetjes vluchten, de zee gromt.
Dat bouwden visscherskindren of misschien
Wel elven der zee, zooals men 's zomers zien
Kan, op een morgen, als de zon heel vroeg
Begint te schijnen, en juist licht genoeg
Geeft; in de verte is er dan een schijn
Van loopende kindren haastig uit het duin,
Jongens en meisjes, flauw rooskleurig, naakt.
Ze zijn er niet meer als 't zand witter blaakt.
Zoo was dit fort gebouwd misschien, waar zij
Ging zitten tegen 'n wal aan, om en bij
Lagen de schelpen, die het maanlicht maakt
Schatkamertjes van licht, maar als het staakt,
Dan is de glinstring dood en huist gekreun
Er binnen, geen behagelijk gedeun
Meer van de zomerachtermiddagen.
O wat verschrikte haar het wisselen
Van 't donker in de lucht en op de zee,
En van het melkig licht als de maan glee
Uit losse wolken in een zwartblauw meer,
Waar sterren fonkelden, maar keer op keer
Wegstierven, als grasbloempjes bij een roos
Gegroeid. — De gulle maan vergoot een hoos

Une averse de rayons ; fatigué
Son cœur d'enfant fut long à se calmer.

Et lorsqu'ensuite elle fut endormie,
Ce fut comme une mère qui sortit,
Sa sourde lampe lunaire à la main,
Partit derrière des nuages fins
Voilant gris le ciel bas ; dans l'embrasure
Où la lune disparut sa rayure
Brûla longtemps et fut plus tard mouchée.
Elle dormait sur la plage, couchée
En paix comme un coquillage, ne bougeait
Que l'eau peu profonde, qui remontait
Parfois jusqu'à elle en étincelant
D'une ride légère, Mai ressemblant
À une bague, quand l'eau capricieuse
Joue autour avec la pierre précieuse ;
Elle buvait le sommeil, sans un bruit
Sa respiration soufflait dans la nuit.

Alors commença sur la vaste scène
De la mer comme une tragédie pleine
De cris de meurtre, avec odeur de sang
Dans la salle — la scène est vide : un grand
Orage fait rage autour du pignon,
Des cheminées tombent, la garde en faction
Aux remparts entend un bruit d'ennemis.
La pluie pleure et cingle, le vent mugit,
Un tueur fuit la maison et l'on sait
Qu'un cadavre y gît : il tonne, un mauvais
Rayon de lune sabre le décor.

Dans les fonds marins gémirent alors
Ceux qui, partis un jour à l'aventure,
Sont rentrés en remorquant leurs captures
Chargées de fruits des Antilles et d'argent ;
Les pêcheurs ont vu ces marins montrant
Les tours sur la rive alors qu'ils passaient
Près d'eux, et ils virent comme luisaient
Les oranges, les citrons, la couleur
De l'or et de l'argent, sentaient l'odeur
Sucrée qui sortait par les écoutilles.
Mais avec ses nuées la nuit est sortie,

Telkens van stralen, 't was een lange tijd
Voor 't hart weer stiller ging der kleine meid.

En toen zij daarna insliep, was het of
Een moeder heenging als haar kind slaapt, dof
Verblonk in moeders hand de maanlamp, kort
Achter de dunne wolkschermen, een schort
Graumbruin hing voor de lage lucht; een deur
Waarin de maan verging, één lange scheur
Brandde nog lang en werd pas laat gebluscht.
Zij sliep op 't rustig strand; even gerust
Lag ze als een der schelpen, er bewoog
Niets dan het ondiep water, dat soms hoog
Tot bij haar opliep, met een ikkering
In een licht rimpeltje, alsof een ring
Van geroest goud daar lag, en daarom heen
Het water speelde met den edelsteen;
Zij lag drinkend den slaap, zonder gerucht
Blies zij haar adem in de koele lucht.

En toen begon daar op het wijd tooneel
Der zee, als een oud drama waarin veel
Geroep van moord is, en de lucht van bloed
Hangt in de zaal — de scène is leeg: er woedt
Een dolle storm om 't hooge huis, er vallen
Schoorsteen en de wachten op de wallen
Hooren geluid van vijanden in 't veld.
De regen huilt en gудst, wind giert, daar snelt
Een moordenaar het huis uit en men weet
Dat daar een lijk ligt: donder rolt en wreed
Rijdt over het tooneel de maan een streep.

De diepte leek te kermen van wie sloop
Eens gingen uit dit land op winst en buit,
En die ook keerden, zilver en stapels fruit
Van de Antillen voerend in de prijzen
Op sleeptouw, visschers zagen 't bootsvolk wijzen
Naar torens op de kust, wanneer ze langs
Hun boorden varende, den oranje glans
Van appels en citroenen zagen en de kleur
Van goud en zilver, en den zoeten geur
Roken, die uit de open poorten sloeg.
Maar als de nacht kwam en haar wolken droeg,

Poussant les coussins qui font son armée,
Où elle dort — quand elle vit brisée
La remorque et échoué le navire,
Mauvaise elle éclata d'un rude rire. —
Ils gémissaient à présent : étendus
Sous l'eau parmi leur or, vieux et perdus,
Mortellement pâles, poussaient sans cesse
Des cris comme des hommes en détresse,
Ondulaient dans les flots. C'était affreux.
Mais sourde de sommeil, Mai de ses yeux
Lumineux ne vit rien, tant elle était
Fleur nocturne dans un gazon épais :
Elle buvait le sommeil, sans un bruit
Sa respiration soufflait dans la nuit.

Longtemps seuls ces pleurs affreux de la mer
Montaient, l'on aurait dit la plainte amère
Que fait l'automne dans les bois, le vent
Dans l'âtre d'une chambre où un enfant
Essaie de dormir. Mais il sent des larmes
En lui-même et ne dort pas. Ce vacarme
Parcourait la mer, tantôt allait haut,
Haut dans le noir, où le vent de sa faux
Déchirait les nuages, puis bien bas
Sur les vagues assoupies où de gras
Cachalots nageaient avec componction.
Puis résonna comme un cri de héron
Qui appelle à minuit dans les marais,
Si bien qu'un voyageur dans la forêt
S'arrête dans l'herbe au bord du chemin
Sous les frondaisons ; puis repart enfin
Au clair de lune, plein d'étonnement.

Qu'est-ce qui au loin s'assombrit autant ?
Le ciel est-il pris d'émotion ? Ou bien
Sont-ce des pêcheurs qui rentrent, d'où vient
Cette rumeur de pluie ? J'entends un tapage
Comme des oiseaux pendant un orage
Quand un cadavre gris gît sur la grève.
Qu'y a-t-il, qu'est-ce qui trouble les rêves
De Mai, qui ouvre les yeux lentement,
Fixement, comme une malade en blanc ?
Ou est-ce que ce sont ses rêves étranges

De zware kussens die haar leger zijn,
Waarin ze lui slaapt — dan zag ze de lijn
Breken en 't stranden van het rijke schip.
Ruw klonk het lachen van haar donkre lip.
Die leken nu te kermen: tusschen goud
Lagen gelaten onder water, oud,
Doodsbleek en doodzwart, van hun lippen vlood
Een flauw geroep als van mannen in nood,
En wiegd' in 't water. Dat was schrikkelijk.
Maar Mei was doof van slapen, liet geen blik
Van hare lichte oogen glippen, was
Een nachtelijke bloem in veel zwaar gras:
Zij lag drinkend den slaap, zonder gerucht
Blies ze haar adem in de koele lucht.

Lang klom dat akelig gehuil alleen
Uit zee, het leek het druppelend geweene
Dat in de bosschen herfst maakt, en de wind
Een schouw door in een kamer, waar een kind
Probeert te slapen. Maar het voelt geweene
Ook in zich zelf en slaapt niet, zoo alleen
Liep dat geluid de zee rond, nu eens hoog,
Hoog in het donker, waar de wind bewoog
Angstig de wolkzoomen, en dan heel laag
Waar tusschen dommelende golven traag
Walvisschen zwommen op hun logge romp.
Dan klonk het als geroep van een roerdomp
Te middernacht, die schreeuwt uit het moeras,
Zoodat de reiziger in het boschgras
Dat langs den grijzen straatweg groeit, blijft staan,
Onder de bladerschaduw; in de maan
Gaat hij dan verder, vol verwondering.

Wat is er in de verte schemering?
Bevangt de lucht ontroering? Komt er thuis
Een rij van visschers, wat is dat gedruisch
Als van een bui zeeschuim? Ik hoor gekras
Als van een vogel als er storrem was
En er een lijk ligt op de grijze kust.
Wat is er, wat verstoort de stille rust
Van Mei, die de oogen opent en daar zit
Staroogend, als een kranke vrouw in 't wit?
Of zijn het ook haar wonderlijke droomen

Qui viennent en procession le long des franges
De la mer, les vagues blanches à leurs pieds.
Et l'œil de Mai cherche à les rencontrer,
Que portent-ils, ces hommes sombres en
Chasubles, écoutez, ils vont lamentant
Peut-être une morte ; elle gît en bière.
Elle est jeune et dans sa blonde crinière
Dénouée se perdent les fleurs d'Avril.
Malheur, c'est sa sœur, voyez-la fébrile
D'aller la voir, de baiser sa main blême
Sur le linceul blanc, mais le sable même
La retient, écoutez comme elle pleure.
Des corbeaux volent, leurs cris de malheur
Déchirent l'air et une rumeur sourde
Comme d'une chute de neige lourde
S'élève des pieds qui s'en vont déjà.
Tout doux, mon enfant, ne regarde pas.
La Mort caracole, un grand homme pâle,
Il suit le cortège, lui seul sera le
Grand consolateur, le voilà qui passe,
Tout doux, ce qui est mort il le ramasse.

Comme les moutons sur la lande, tard
Dans la lumière verdâtre du soir,
Que d'une colline l'on voit aller
Des confins des landes dans une allée
Qui tourne — ainsi la procession quitta
La plage allongée, Mai les observa
Aussi longtemps que les oiseaux crièrent.
Puis la peur quitta ses traits, s'allongèrent
À son côté ses mains lourdes, perdues
En songe avec elle, puis ne vinrent plus
D'autres rêves, c'était comme si la Mort
Les avait tous emportés vers le nord.

Quelqu'un sait-il le plus beau sur la terre,
Le plus beau de tout ? Dont on voit un air
Dans tout ce qui nous donne de la joie ?
Qu'on aime en ce qui vit autour de soi ?
Par quoi l'un veut l'argent, l'autre la femme,
Ou tel lui-même, alors que tous s'affament
Après ce qui n'est en réalité
Qu'un mot ? Qui le sait ? Eh bien, écoutez.

Die daar in optocht langs den zeezoom komen,
De witte golven lekken hunnen voet.
Het oog van Mei gaat glanzend hun temoet,
Wat is het dat die donkre mannen dragen
In monnikskap en pij, hoor, hoor, ze klagen
Als om een doode; dié ligt op de baar.
Zij is nog jong en in het blonde haar
Dat hangt, liggen de bloemen van April.
Wee, wee, het is haar zuster, zie ze wil
Al tot haar gaan, kussen de witte hand
Die ligt op witte wade, van het zand
Kān ze niet opstaan, hoor, hoor, hoe ze schreit.
Daar fladdren kraaien en hun schreeuwen rijt
De lucht aan arden, en een dof gedruisch
Als van een sneeuwbus om een donker huis,
Zwiert om de voeten die al verder gaan.
Stil, kind, wees stil en zie het niet meer aan.
Daar rijdt de Dood, die bleeke groote man,
Den donkren stoet al na, hij alleen kan
Ons troosten, daar rijdt hij, is nu voorbij,
Stil, stil, wees stil, wat dood is berregt hij.

Zoals de schapen van de heide, laat
Door 't groene avondlicht gaan, dat wie staat
Op een bemosten heuvel, ze ziet gaan
Van den heizoom en in een donkre laan,
Den hoek om — zoo verliet die donkre troep
Die zij nazag, zoolang nog het geroep
Van vogels opging, het gerekte strand.
Toen zonk de angst van haar gelaat, haar hand
Lag droomend naast haar, klein en blank en loom
En veilig en sliep mèt haar en geen droom
Kwam meer, het was alsof de Dood
Die meenam toen hij in het Noorden vlood.

Weet iemand wat op aard het schoonste is,
Het allerschoonste? welks gelijkenis
Hij ziet in alles wat hem vreugde geeft?
Waarom hij lief heeft wat rondom hem leeft?
Waarom diè rijkdom wil en diè een vrouw
En één zichzelf, hoewel ze allen nauw
Weten dat ze iets zoeken dan een woord
Alleen? Weet iemand dit? Wel, hoort.

C'est pourquoi le poussin cherche la poule,
L'enfant le sein, pourquoi moi je refoule
L'automne et l'hiver, qui semblent la nuit
De l'année — pourquoi un jeune enfant fuit
L'éclat des étoiles mais non le feu
D'une bougie blanche — d'un air heureux
Il veille longtemps sur son oreiller,
Suit des yeux la vacillante clarté
Et la flamme brûle encore en ses rêves.
C'est pourquoi la musique nous élève
Mais le marbre fait peur dans sa blancheur,
Pourquoi j'aime tant la rose et l'odeur
Des beaux fruits et le velouté des pommes.
C'est pourquoi la femme promet à l'homme
La chaleur de ses bras, se réjouit
De la nuit nuptiale et le remercie
De son amour, et pour lui c'est pareil.
C'est le feu, la chaleur, c'est le soleil.

Les nuages devinrent clair carmin,
Les flaques grises luisaient, et du vin
Se mêlait ici et là à la houle,
Tel un feu du Bengale que refoule
L'écume des vagues, riant rideau :
Ainsi rit le vin dans un verre d'eau.
La mer devint comme la Grèce ancienne,
Ou ce qu'il en reste, jadis si pleine
De dieux et de temples ; à présent par terre
Colonne et chapiteau brisé : la pierre
S'effrite en morceaux et s'assombrit d'ombres,
Des œillets poussent, abeilles en nombre
Y butinent, pourtant paraissent sombres
Quand le soleil brille à peine. — Mais la
Danse des couleurs bientôt commença
Sur le bastion des nuages à l'ouest.
Le vent se leva et un drapeau leste
Sembla claquer, ainsi qu'un cygne blanc
Dégourdit ses ailes près d'un étang,
Les plumes volent aux coups de soufflet :
L'écume s'éparpilla en duvets.
Le soleil fit des dorures, un miroir
Sculpté flotta en mer, l'on pouvait voir
Le jeu des couleurs et dans chaque auget

Het is waarom het kuiken zoekt de hen,
Het kind de moederborst, waarom ik ben
Bang voor den winter en den herfst, den nacht
Van 't jaar — waarom een jong kind niet de pracht
Der sterren liefheeft, wel een vlam en vuur
Van een wit kaarsje — met een klaar getuur
Ligt hij op 't kussen wakker, lang, en met
Zijn oogen volgt hij 't waaiend flikkren, het
Vlammetje brandt nog in zijn droomen voort.
Het is waarom zang en muziek bekoort,
Maar marmer mij verschrikt en witte kleur,
Ik roode rozen liefheb en den geur
Van blinkend fruit en verf van donzig ooft.
Het is waarom een meisje een man belooft
Te stoven in haar armen en verlangt
Naar 't warme mooie huwlijksuur, ze dankt
Hem voor zijn liefde, of hij anders kon.
Het is het vuur, de warmte, 't is de zon.

De wolken werden van een licht karmijn,
Uit grauw van plassen welde gloor, en wijn
Verwolkte hier en daar tusschen de golven,
Als Bengaalsch licht, het werd dieper bedolven
Door ruige schuimkoppen, maar 't lachte toch:
Zoo lacht in waterkelk wijndroppeel nog.
De zee werd aan een oud Grieksch land gelijk
Zooals dat nu is, maar eens was het rijk
Aan beelde' en tempels; nu liggen dooreen
Zuilen en blokken kapiteel: de steen
Verweerde in brokken en werd schaduwig.
Er groeien anjelieren en honig
Zuigen daar bijen, toch lijkt het droevig
Wanneer de zon pas schijnt. — Maar 't werd een dans
Weldra van alle kleuren op de schans
Van wolken, die nog op het Westen lag.
Een wind begon te waaien en een vlag
Leek wel te klapp'ren, of een blanke zwaan
Zijn vlerken uit te slaan stond bij een baan
Van vijverwater, veeren rak'len los,
En schuim verstoof zooals die vogeldos.
De zon ging aan 't vergulden, spiegelglas
In goudsculpturen dreef in zee, er was
Speling van kleuren en in elken kuil

Naissaient des couleurs, d'autres s'y cachaient.
En mer des bulles irisées, mais sur
La plage les couleurs de magie pure
Venant des coquillages : violets,
Gris nacré, jaune d'ambre, qu'encadraient
De petits coquillages de grenat.
De là venait un brouillard incarnat
Qui se satinait en lueurs ivoire
Sur la plage. Et c'est un miracle de voir
Que Mai s'éveille et y plonge les bras,
Dressée, s'appuyant sur ses mains à plat,
Qu'un craquement provient des coquillages
— Un rayon oblique éclaire son visage
Doux et humide encore de sommeil,
Son regard va au-devant du soleil
En grim pant les dunes jusqu'à leurs crêtes,
Elle éclate de rire, le cœur en fête,
Se lève d'un bond, robe remontant
Au-dessus du genou — puis elle attend —
Qui en été n'a vu près d'un ruisseau,
À travers les champs ou dans les roseaux
La nymphe des bois rire, et qu'un pinson
Tout près chantait aussi, quand un gardon
Sautait hors de l'eau, qu'une libellule
Flottait dans l'azur sur les campanules.
Moi j'entendis ce rire dans les landes,
Le soir alors qu'une abeille gourmande
Rentr ait énérvée, chargée de pollen.
Les collines s'assombrirent, des traînes
Jaunes et pourpres couvraient l'horizon ;
Une nymphe longeait les frondaisons
Où brillaient les yeux malins d'un satyre,
Un bruit et je vis sa houppe sortir
Devant le ciel, j'entendis un tranquille
Bavardage, un rire de joie facile.
Elle rit comme un oiseau chante un temps,
Rossignol caressant l'air de son chant,
Bec ouvert sur un rameau immobile
Près d'un étang, le feuillage fébrile
Lais sant passer peu de lumière, au loin
Il y a des rumeurs, mais le refrain
De l'oisillon domine tout quand même. —
Ainsi le rire que sa bouche sème.

Ontsproten kleuren, gingen kleuren schuil.
Daar waren 't zeepsopbellen, maar aan 't strand
De kleuren van dat dartel tooverland,
Dat schelpen elkaar maken: violet,
Grijs parelmoer, geele barnsteen, omzet
Met kleine schelpjes als van nat granaat.
Daarvan steeg damp op met een incarnaat
Van al die glanzen tot één witten gloed,
Langs 't heele strand. Maar het werd wonderzoet
Te zien, toen Mei daarin haar armen stak,
Ontwakend, oprijzend, zich op het vlak
Van hare handen steunend dat gekraak
Kwam van de schelpen — op haar teere kaak
Vochtig van slapen, schoot een zonstraal schuin,
Dat het bloed beefde, van den rand van 't duin.
Zij keek er langs de zon zelf te gemoet,
Begen te lachen en sprong op te voet
En schortte 't rimplend kleed zóó dat de knie
Bloot bleef — toen stond z' en poosde — wie
Zag in den zomer bij den vollen vliet,
Door 't heete weiland, in het blauwe riet,
Ooit zoo een boschnimf lachen, was er ook
Zingend een leeuwerik vlak bij, al dook
Een voren op of dreef een juffer aan
In 't blauw, al had ze bloemen uit het graan.
Zulk lachen hoorde ik wel eens op een hei,
Laat na een middag als een donkre bij
Vertoornd naar huis raasde onder zijn vracht.
De heuvels werden donker, maar een dracht
Van geel en purper om de westerkim;
Een nimfje gaat langs 't lage hout en slim
Glinstren daar sateroogen, een geschuif
Door dorre bladen, en zijn steile kuif
Zie 'k voor de lucht gaan, dan klinkt stil gekeuvel
En dan genietend lachen om den heuvel.
Zoo als ze lachte zit een vogel lang,
Een nachtegaal, streelend de lucht met zang,
Met open bekje op een stillen tak,
Boven een boschvijver, het bladerdak
Laat weinig nachtlucht door, er is geluid
Ver in het bosch, maar boven alles uit
Kweelt toch het zwarte vogeltje zijn slag.
Zoo wolkte en welde van haar mondje lach.

Elle attend, puis elle part en courant,
Ses pieds rouges troublent le sable blanc,
Cheveux au vent et robe immaculée,
Avec de grands gestes désordonnés
Des bras et des mains comme un enfant, jette
Un cri qui tinte comme une clochette.
Sur la dune escarpée elle se dresse
Dans l'oyat agité, le vent caresse
Son visage et ses cheveux, qui cascaden
Dans son dos comme si une parade
Dorée descendait l'escalier du ciel,
L'azur caché par l'or, claque autour d'elle
Comme une étoffe, et jaune sa lueur.
La mer pleure lorsqu'elle court vers l'intérieur.

Commence alors son magique voyage,
Ainsi la lune monte au ciel, sauvage
Le vent se lève — que tous la regardent.
Car qui l'a vue ainsi une fois garde
Sa joie toute l'année, même en hiver
Il voit ses yeux. Elle saute légère,
Ses bras se balancent comme le grément
D'un bateau qui tanguent. Suivie du vent
Elle traverse l'or du soleil, va
Sur de chauds glaciers de sable, puis à
L'ombre.

Dans toutes les dunes qu'elle escalade
L'accueillent les vallons en ambassade,
La priant de rester ; ainsi des rangées
De fleurs bleues et jaunes bien ordonnées
L'attendent comme une foule au théâtre.
Elles lui disent leurs noms, opiniâtres,
L'eau à la bouche, les fleurs d'œillet folles
Et les violettes dont les corolles
Se balancent dans la mousse, et les froids
Perce-neige poussant dans les sous-bois.
Mais en vain ; elle poursuit son chemin
Vers un étang dans les dunes, le bain
Des oiseaux, qui ne reflète en été
Que petit bétail en train de brouter
Au ciel avant de rentrer à l'étable
Auprès des bœufs dès qu'une étoile stable

Zoo stond ze lang, toen ijde ze al voort
Op roode voetjes, wit zand werd verstoord,
In haar blank kleedje en het gouden haar
Daarover heen en met een ruim gebaar
Van arme' en handen als een kind en schel
Een uitroep, rinklend als een arrebél.
Nu op het steile duin, zie waar ze staat,
Tusschen het helm dat waait, om haar gelaat
Wind en haarlokken, en een hooge val
Van stroomgoud achter haar, alsof de hal
Des hemels leeg liep langs vergulden trap,
Onzichtbaar 't blauw van goud, in handgeklap,
Uitwuiwend linnen en een geelen gloed.
Hoe eenzaam blijft de zee nu zij het land in spoedt.

En nu haar tooverige tocht begint,
Zoo drijft de maan den hemel in, de wind
Steekt zoo op — laat nu ieder zien naar haar.
Want wie dit eens zag, heeft het lange jaar
Vreugde genoeg en ook in wintertijd
Ziet hij haar oogen nog. Ze huppelt blijd,
Op maat schom'len haar armen als de ra
Van 't schip in golven. En de wind loopt na,
En zij loopt door het gouden zonlicht, nu
In heete gletschers zand en dan waar 't luw
Is.

Binnen alle duinen waar zij klom,
Heetten haar die valleien weltekóm,
En baden of ze bleef; stond niet een rij
Van blauwe en geele bloempjes zij aan zij
Geschaard, zooals menschen in een theater.
Zij zeiden alle hare namen, 't water
Komt daarbij in den mond, de geele nelken
En vroolijke violen die de kelken
Zacht bengelen doen door het grazig mos,
En koude sneeuwklókjes bij kreupelbosch.
Dat te vergeefs; maar eenmaal leek haar doel
Een effen duinvijver, een vogelpoel,
Die 'n zomerdag niets doet dan spiegelen
Het kleine vee dat de lucht afweidt en
Zich samen naar den stal beweegt, waar ver
Al zware rund'ren liggen en een ster

Brille dans le soir ; quand le jour décline
Les oiseaux s'y baignent, l'abeille butine
Aux flancs de sa berge et le faible écho
Du ressac parcourt la dune, et les hauts
Herbages se plient. Elle boit, enfonce
Les lèvres dans sa main creuse — l'eau fronce
Les sourcils où les gouttes s'éparpillent,
L'herbe est vert tendre ; autour de sa cheville
L'eau jaillit, tout redevient silencieux,
Muet, alors elle baisse les yeux
Et se voit elle-même. Sursautant
De joyeuse frayeur dans un instant
Où elle ne pense pas, la tête pleine
De douce audace et de folie — sereine
La source — hésitante elle fait un pas
Et se voit rougir, reflétée d'en bas
Comme un rubis sur un fond bleu d'atours
De cour. De se voir est un festin pour
Ses yeux : son sourire s'ourle si beau,
S'agenouillant pour s'embrasser dans l'eau.
Quand quatre lèvres se touchent son œil
Voit son reflet de tout près, l'eau l'effeuille
Et trompeuse dissout en maintes rides
Les joues de la belle enfant, son limpide
Menton ballotté par les vaguelettes.
Patiente elle attend que les rides muettes
Meurent sur les bords. De sa bouche coulent
Des gouttes perlées, là où elles roulent
Une fleur sort du sol, la marguerite.
Assise au milieu des fleurs qui l'invitent
À les regarder elle attend que l'eau
Stabilise son reflet à nouveau,
Elle épelle les lettres de sa beauté
En remuant les lèvres, concentrée,
Voudrait pouvoir raconter ces merveilles
À quelqu'un. Il n'y a que le soleil.

Mais de l'étang un ruisseau part, et erre
L'eau qui s'éclaire en joyaux, une pierre,
Galet de marbre dans son lit, dissout
Du vif-argent qui resplendit là où
L'herbe épaisse pousse. Et des buissons vierges
Au lourd feuillage recouvrent les berges,

Des avonds brandt; zoodra die avond komt,
Dalen daar vogels in, het bijke bromt
Langs heuvelhelling en de flauwe echo
Der avondzee komt door het duin, en stroo
Wuift neigende. Daar stond ze nu en dronk,
De lippen in 't hol handje — 't water wonk
Met de wenkbrauwen waar de druppel viel,
In lichtgroen gras; nauwsluitend om den hiel
Perste het water op, 't werd stiller weer
En heel stil, toen sloeg ze de oogen neer
En zag zich zelve. En een blijde schrik
Verstelde haar, het werd een oogenblik
Waarin ze niet dacht, vol van zoet gevoel
Van dartelheid en overmoed — en koel
Lag nog de wel — schroomend deed ze een stap
En zag haar eigen blozen, voor een lap
Weerspiegelend blauw als een rood robijn
Op hofgewaad. Dat was voor 't oog festijn
Om naar te zien: haar lippen krulden om,
Ze knield' om zich te kussen in den kom.
Maar toen vier lippen raakten en haar oog
Zijn glans vlakbij zag lichten, toen bedroog
Het water haar en vaagde rimpels in
De wangen van het beeldig kind, haar kin
Ging dobberen in golfjes. Zij bleef stil,
Geduldig wachten tot de breede ril
Aan de oevers uitstierf. Van haar mondje droop
Een kettinkje druppels, waar 't viel daar kroop
Een bloempje uit den grond, een meizoentje.
Zoo zat ze midden in bloemen, en ze
Keek naar hun witte kroontjes tot de plas
Haar beeld weer stil hield, en het was als las
Ze aandachtig letters van haar schoonheid; zoo
Bewogen hare lippen tot ze bloo,
Of iemand daar was opzag, wien ze kon
Vertellen. Er was niemand dan de zon.

Maar uit den vijver vluchtte een beekje heen,
Water louter juweelig licht, een steen,
Een marm'ren kei in 't beddingzand, laat kwik
Los, zilver, dat fijn schittring geeft waar dik
Riviergras is gewassen. Zwaar geblaard
Staan jonge planten in de overaard,

Ce sont les auditeurs du doux ramage
Que produit l'eau qui tombe d'un étage
Et parle plus bas dans l'ombre du bois.
Lierre et fougère écoutent, mais non pas
Les hauts arbres, toujours pleins de rayons
De soleil et de vent, de tourbillons
D'étourneaux criards. Puis tard dans la nuit
L'eau est audible quand le hibou rit.

Elle s'y rend comme un papillon blanc,
Taches de lumière en damier tremblant
Sur ses jambes. Elle descend et touche
L'endroit où le ruisseau tombe et débouche
Entre deux prés, qu'il caresse tous deux.
Là un saule se reflète, ombrageux
Gardien, et le bétail y vient le soir
Boire au courant, c'est là que viendront choir
Plus tard les feuilles de novembre, et y dort
Pendant d'autres mois l'été jeune encore.
Là, dans le coin où ces prés se terminent,
Entre des aulnes et une aubépine,
Il y a un panier plein de fleurettes,
Plein à ras bord, de son bord tombe en fête
Une guirlande de lilas, le poids
Des fleurs semble énorme, mais tout en bas
Dans l'ombre un bouton d'or brille malgré tout.
Mai posa son pied dans le sable mou,
Des chevilles poussa dans le ruisseau
L'eau qui effaça ses pas ; sur les flots
Les rides semblaient rire de ses pieds,
Dans l'ombre en spirale encore en jouer.

À peine au sec elle vit de la sorte —
Ainsi qu'une enfant épie par la porte
Le gâteau promis — ces fleurs, s'y rendit
Au plus court par la haie qu'elle fendit,
Que les boutons tremblaient, puis renversa
Le panier avec un grand cri de joie.
Pelletant à pleins bras dans la rosée
Elle dansa dans le champ ; décorée
Fut chaque pelote de trèfle, un vol
De fleurs fleurit sa danse, sur le sol
L'arbre n'en verse pas tant quand l'averse

Het zijn de luistraars naar het zacht geschal
Dat 't water maakt. Het springt met zwarten val
En praat en babbelt lager in de schaūw.
Klimop en varens luisteren, maar nauw
De hooge boomen, die zijn altijd vol
Van zonschijn en van wind en 's avonds dol
Van spreeuwgekewetter. Maar laat in den nacht
Is 't water hoorbaar als de boomuil lacht.

Als een wit vlindertje liep zij daar heen,
Door bonte vlekjes licht, op 't witte been
Bevend schakeerend. En toen klom ze af
Waar het beekwater viel en monding gaf
Tusschen twee weien, die het beide streeft.
Daar staat een wilg, een wachter die zich beeldt,
En komen grove runderen den stroom
Drinken des avonds, daar valt laat en loom
Het loof af in November, daar licht loomer
In vreemde maanden al de jonge zomer.
Daar stond in 't engste hoekje van de wei
Tusschen wat elzen en een haag van mei-
Doorn rood geknopt, een bloemkorf opgehoopt
Met versche bloemen, om den korfrand loopt
Een slinger van seringen, 't lijkt gewicht
Van bloemen, maar heel binnen in half licht
Glimt nog een boterbloem. Mei had gezet
Haar voet in 't weeke zand, en sleepte met
Haar enkels 't klare water door de beek,
Die 't spoor wegwischte; de oppervlakte leek
Om 't voetje pret te hebben, in 't lommer
Bleven spiralen spelen op 't water.

Nauwlijks op 't land, daar zag ze in dien hoek
Zoo ziet een kindje om de deur, wien koek
Beloofd werd — bloemen, en een korten weg
Nam zij er heen en liep onder de heg
Dat knopjes schommelden, en gooide dol
Jublend den bloemkorf om. En handen vol
Weer scheppend uit den dauw, had ze een dans
Door 't heele weiland; geen klaver had kans
Zijn kluwens niet gesierd te zien, het stooft
Van bloemen om die danste, een boom die 't loof
Bezwaard van regen strooit, geeft zooveel tooi

Sature ses feuilles — comme on déverse
Des sucreries qui froufroutent et craquent
Le soir de Saint Nicolas, ou à Pâques
Quand on va cacher des œufs colorés.
Elle dansa et fleurit tout le pré
Et le ruisseau, car comme une fontaine
Gicle en colonne et tombe en gouttes pleines,
Ainsi de ses épaules retombaient
Des vols de fleurs. Et elle en relançait
Et l'air les ouvrait. Quand un magicien
Lance ensemble ses balles de satin
L'œil ne voit plus qu'un arc-en-ciel dans l'air—
Ainsi les fleurs tombaient dans la rivière ;
Elle les prit et les fixa aux bords
Des champs, voilà que ces flammes colorent
Toute la Hollande. Leur parfum gonfle
Les voiles des navires, le vent ronfle
Et garnit de fleurs en long et en large
Les pommiers. Mais ce n'est pas une charge.

Sous la haie elle chercha le repos,
Comme auprès de la vache un jeune veau
Replie ses faibles pattes, son menton
Emplissait ses mains. Comme il était bon,
Songea-t-elle, qu'ainsi se réalise
Le beau travail de Mai. Comme une église
Est ciselée, emplie de haut en bas
De riches sculptures. Dans le beffroi
L'on voit les artisans en tabliers
Qui repeignent tout, posent des planchers.
Depuis la rue l'on n'en remarque rien. —
Elle se dit : « Allons voir si j'ai bien
Porté des fleurs aux pommiers, si le mur
Fruiter est déjà couvert du sang des mûres,
Voilée de vigne la grange à fléaux.
Ou resterai-je à jouer avec l'eau,
Et m'amuser avec les papillons
Volages. Ou chercher les bons buissons
De sureau pour fabriquer une flûte,
Dont le son par la haie se répercute
Dans le pré voisin, faisant fuir les veaux
À toutes jambes : le mauve aussi est beau
À cueillir, le noisetier aussi doux,

Niet aan den grond — het leek ruischend gestrooi
Meer, op den avond van St. Nikolaas
Van gekleurd suikergoed, of als met Paasch
Men bonte eitjes te verbergen gaat.
Zij danste rond en heel de wei had baat,
En ook de beek, want als een springfontein
Die een kolom spuit, maar in druppen klein
Gemaakt wordt, zoo viel bij haar schouders neer
Een vlucht gebloemte. En telkens wierp ze weer,
De lucht blies ze open. Als een goochelaar
Satijnen ballen gooit, die door elkaar
Omhoog gaan, dat het oog kleurbogen ziet
Zoo vielen ook veel bloemen in den vliet;
Die nam ze mee en hechtte ze in den rand
Van landerijen, dat heel Holland brand
Vat van die vlammetjes. De schepezeilen
Worden met weidegeur gevuld, en mijlen
Ver wordt de bonte bloesem opgetast
Door wind op ooftboomen. Maar 't is geen last.

Toen legde ze zich moe onder de haag,
Zooals een koejong, een kalfje, dat traag
Zich op z'n weeke pootjes laat, haar kin
Vulde haar handen. En toen viel haar in,
En dacht ze lang hoe nu het mooi Meiwerk
Bezig in stilte was. Zoo wordt een kerk
Gesierd en zuilen die gewelven schoren,
Met beeldjes volgebeiteld. In den toren
Ziet men arbeiders in hun schootsvel staan;
Men schildert ramen, legt den vloer. Wie gaan
Op straat, hooren daar weinig van. — Zij dacht:
'Zal ik gaan kijken of ik heb gebracht
Den appelboom bloesem, of de broeimuur
Den moerbeï bloedig maakt, d' oude dorschschuur
De wijnrank al omsluiert. Of zal 'k hier
Blijven met water spelen, en plezier
Met vlinders maken die daar in de poort
Van 't weiland dansen. Of zal ik het soort
Van vlierhout zoeken, waaruit ik een uit
Boor, om dan door den dorenheg geluid
Te maken in het land hiernaast, dat kalven
Weggaloppeeren: ik kan ook wel malven
Gaan samen zoeken, ook de hazelaar

Et l'aulne est agréable comme tout. »
Elle hésitait, un papillon choisit
Pour elle en dansant sous son nez petit,
Se pliant et clignant, que l'écriture
De ses ailes se brouilla, des gravures
De runes, ou bien les précieux mystères
Que l'on connaît en Inde, écrits en vers
Sur des tapis d'orient. Et elle aussi
Les déchiffra, du moins elle y réussit
Avec ses doigts, pareils au papillon
Entre ses mains, avec grande attention
Elle regarda son prisonnier sage,
Jaune de pollen, assis dans la cage
De ses doigts roses. Elle était couchée
Sur le dos, les genoux croisés, pressées
Ses lèvres l'ont lu. Puis pendant des heures
Elle fixa le ciel, sans joie, sans peur.

Jusqu'à ce qu'elle se tourne et que sa
Joue compresse le corail de son bras
En ovale au lieu de colonne arrondie.
Par-dessus sa main, depuis l'ombre, elle vit
Deux yeux et le corps d'une femme, couchée
Comme elle-même en long dans la rosée,
Dans l'autre pré, dans l'éclat du soleil.
Sa voix à l'éclair de ses yeux pareille
S'éleva, et ce furent diamants :
« Je suis couchée ici aussi longtemps
Que toi de ton côté jouis des fleurs,
J'y étais déjà quand la glace en pleurs
Gelaït la cascade. Les nuits d'hiver
J'ai grimpé les dunes du bord de mer
Pour faire le guet au sommet des crêtes
Quand — plaisantant même dans la tempête —
J'avais entendu l'appel des Tritons.
Mais je ne voyais au septentrion
Que lueurs de glace polaire et bleu
Couleur de solstice d'hiver, mes yeux
Coulaient et moi je tremblais dans mes larmes ;
Alors je venais ici rêver des charmes
Du printemps et de toi — puis un matin
La brume quitta les champs et soudain
Les oiseaux vinrent. Alors j'ai cherché

Is zacht, elzen gezellig met mekaar.’
Zoo dacht ze, maar een vlinder nam de keus
Al dansende, vlak voor haar kleine neus
Knippend en wenkend dat het teekenschrift
Der vlerken moeilijk leesbaar werd, gegrift
Stonden daar runen en een duur geheim
Dat men in Indië weet, het staat in rijm
Op Oostersch roomkleurig tapijt. Heel wel
Wist zij het ook, althans na een kort spel
Van vingers, die toen ook wel vlinders leken,
Had ze 'm in 't handje en haar oogen keken
Met aandacht in het roode kooitje, geel
Zat de gevangene en z'n stuifmeel
Op hare toppen. Zij lag op den rug
Een knie boven de andere, en vlug
Lazen haar lippen het. Toen lag ze lang
Den hemel aan te zien, niet blij niet bang.

Totdat ze òmging en haar wang 't koraal
Van haren arm deed dalen, en ovaal
Dien maakte van rond als een zuil. Ze zag
Over haar hand die in de schaduw lag,
Twee oogen en het lichaam van een vrouw
Die lag als zij, ook languit op den dauw,
In 't andre weiland in den schijn der zon.
Haar stem was als haar ooglicht, die begon
Te klinken en het was als diamant:
'Ik lig hier al zoolang gij aan uw kant
Met bloemen blij zijt, ja lang lag ik al
Hier, toen het grijze ijs dien waterval
Bijna verstremde. Ik heb in winternacht
Menige maal omhoog gegaan, op wacht
Gestaan daar op het duin, wanneer
Die spotten zelfs bij storm in winterweer
Ik 't roepen van den Triton had gehoord.
Maar als ik boven was, zag ik het Noord
Verlicht van poolijs en nog helderblauw
Als bij de winterevening, de kou
Deed mij daar rillen in mijn tranen; dan
Daalde ik weer en lag hier droomend van
Lente en U — totdat de ochtendrook
Die op de akkers trekt, lichtte en ook
Weer vogels vroeger vlogen. Toen heb ik

Des fleurs ; et c'est toi qui m'a exaucée. »
Ainsi dit-elle, et l'autre demanda,
Et ce fut comme un vol d'oiseaux qui va
Voltiger au village de bonne heure,
Picore les pavés, à l'extérieur
Tout est tranquille et nul ne veille hormis
Les oiseaux — c'est ainsi qu'en ce pays
Tout se tut, jusqu'aux épis, le ruisseau
Ne suçait plus son mors, au bord de l'eau
Le saule retenait son bruissement
De feuillage et le lièvre également —
« Entends-tu aussi murmurer la mer,
Je l'entends volontiers, car c'est amer,
N'est-ce pas, un peu, et mes sœurs là-haut
Sur le soleil en entendent l'écho
Et en sont tristes : si seule à toute heure
La mer parle, on dirait parfois des pleurs.
J'aimais l'entendre depuis le soleil,
Son murmure est la source qui relaie
Pour nous ce qui existe sur la terre.
L'on peut tout entendre dans son chant clair,
Car elle connaît nuage et soleil ;
Et j'ai déduit de leurs noms les merveilles
Que j'entendais, je me réjouis tant
Quand ce fut enfin mon tour. Maintenant
De mille objets j'ai déjà dit le nom.
Puis ici j'ai trouvé ta floraison
Et toi-même. Qui es-tu ? Vis-tu seule,
Est-ce ton eau, c'est de toi que se veulent
Toutes ces filles de fleurs ? J'aurais cru
Qu'elles auraient attendu ma venue. »
Ainsi dit-elle, et le vent souffla bas
Dans la haie d'aubépine et puis cessa.
La femme alors de son coin de soleil —
Parla, sa voix à la cloche pareille
Qui appelle à midi les paysans —
Et elle dit : « Ta voix, ma belle enfant,
Est semblable à l'appel d'un tourterreau,
Appelant sa tourterelle. C'est un beau
Trésor pour l'oreille ; il ferait si bon
Rester à écouter le carillon
De ta bouche : abondance d'une mare
De miel, hydromel d'abeilles, nectar.

Bloemen gezocht; gij hebt ze, eindelijk'.
Dat zei z' en zweeg, terwijl haar buurvrouw vroeg,
En 't was als een schaar vogeltjes, die vroeg
Heenzwieren door een dorpstraat en dan saam
Gaan pikken op de steenen, deur en raam
Zijn nog niet open en er waakt niemand
Dan vogeltjes alleen — zóó werd dat land
Ook stil met al zijn halmen, aan zijn toom
Knabbelde niet de beek, de wilgeboom
Hield stil zijn witte blaadjes van geraas
En voor zijn hol toefde een bruin duinhaas
'Hooft ge het mompelen wel van de zee,
Ik hoor 't zoo gaarne, want het doet wel wee,
Is 't niet, een weinig, en mijn zusters staan
Hoog op de zon en hooren het ook aan,
En zijn wat ernstig: hij spreekt zoo alleen
En doet dat altijd, 't lijkt wel soms geweest.
Maar ik mocht toch zoo gaarne op de zon
Naar zijn geluid hooren, hij was de bron
Van wat wij wisten dat op aard geschiedt.
Men kan van alles hooren in zijn lied,
Omdat hij wolken kent en lichte zon;
Zoo hoorde ik namen waaruit ik me spon
De wondre dingen zelf, ik was zoo blij
Toen mijn beurt eindlijk kwam. Nu heb ik bij
Duizende dingen al elks naam genoemd.
Totdat ik hier kwam en uw mooi gebloemt
En U vond. Wie zijt ge? Woont ge alleen,
Is dit uw water, groeiden daar omheen
Al deze bloemekinderen? Ik dacht
Ze hadden allemaal op mij gewacht.'
Zoo zei ze en zweeg, en 't windeke voer laag
Door 't bloemig loover van de meidoornhaag.
En toen het zweeg, sprak uit den zonneschijn
En 't was als een oud dorrepsklokje fijn,
Als 't zomermiddaguur klept voor den boer
Die vrouw: 'Mooi meisj' uw stem was als gekoer
Van een houtdoffer die uit roest'gen eik
Om 't wijfje lokt. Gij maakt de ooren rijk
Aan vleiende geluiden; ik zou wel
Zoo willen blijven luistren naar die schel,
Uw mond: die is gevuld met overvloed
Van honing, meê voor bijen, bloemezoet.

J'irais bien dans ce palais si petit
Au creux de ta poitrine, paradis
De sang et d'ombres qui y jouent, zéphyr
Qui souffle des prés et souffle à plaisir.
Mais je préfère me détourner, puis
Tandis que je raconte qui je suis
Ne pas te regarder. Vois ce nuage
Pétiller là-haut, et comme au passage
Dans l'azur le soleil s'est appuyé
Et rit à sa fenêtre. Entends baigner
Au ruisseau un jeune moineau ses plumes,
Plus loin un veau s'éclabousse d'écume
Et au fond des bois le coucou appelle.
Quelle paix partout ; la verte dentelle
Qui drape les arbres pend immobile,
Je vais conter qui je suis, sois tranquille :
Je suis née au milieu de ce pays
Où les prés s'étendent, où l'on ouït
Le chant de l'alouette dans l'azur,
Les bœufs broutent, léchant la rosée pure
Et semblent dériver tels des navires.
Quand la lune apparaît le vent aspire
Les esprits blancs, et la brume émergée
Efface alors l'étoile du berger.
C'est le pays des fossés au soleil,
Là où les champs de trèfle sont pareils
Au ciel grand ouvert, l'oiseau cherche en vain
Un arbre entre eux ; l'on entend le coin-coin
Des canards sauvages au fil de l'eau.
Là des fermières font couler des seaux
De crème des pis, les matins d'été,
L'anse cuivrée brillant à satiété,
Et puis leurs parures de tous leurs ors.
La mer est tout à côté, aucun bord
Sablonneux ne l'en sépare, encadrée
De joncs et de pâquerettes des prés,
Seul un fanal en bois surplombe l'eau.
Celle-ci valse tout autour quand tout en haut
Un feu s'allume et qu'un sombre voilier
Remonte au port en faisant sautiller
Les elfes dans l'écume de l'étrave.
Là vivait ma mère et elle fut brave
Quand elle me mit bas, quand le roseau

Ik zou wel willen naar dat klein paleis,
Dat kuiltje in uw borst zien, paradijs
Van bloed en schaduw die er speelt, zefier
Die 't weiland inblaast, zal wel blazen hier.
Maar 'k zal mij liever van U keeren, en
Terwijl ik U vertellen ga wie 'k ben,
Niet naar U zien. Zie hoe dat wolkje bruist
Daar boven ons en uitdamp, de zon huist
Al in het midden van zijn blauwe straat
En licht achter zijn venster. Hoor, daar baadt
Een jonge mosch zijn veeren in de beek,
Daar verder plast een bont kalf in een kreek,
En achter uit het bosch roept een koekkoek.
Hoe stil is 't overal; het groen dundoek
Dat om de boomen weeft, hangt roerloos, 'k wil
Nu gaan vertellen van mij zelf, wees stil:
Ik ben in 't midden van dit land geboren.
Daar ligt een weiland wijd, daar kunt ge hooren
Den leeuwrik zingen vliegend naar het blauw,
De rundren grazen, lekkend blanken dauw
En lijken als booten op stroom te drijven.
En als de maan verrijst, jaagt witte wijven
De wind de lucht in, nevel dwaalt heel ver
Nog op het weiland, vagend d' avondster.
Daar liggen in de zon de sloten, beide,
De hooge hemel en de klaverweide
Zijn open, en een vogel zoekt vergeefs
Een boom er tusschen; daar is veel geschreeuws
Van wilde eenden, want er vaart een stroom.
Op zomermorgens zijgen daar de room
Boerinnen uit de uiers, helder blinken
De kopren hengsels, melkemmern rinkinken,
Oorijzers glimmen met hun gouden schijn.
Daar ligt de zee vlak naast, geen geele lijn
Van zand ligt daar, het weiland maakt een lijst
Vol grasbloemen en biesen, alleen rijst
Een houten vuurbaak uit het water op.
Dat walst er om heen zoodra van den top
's Nachts licht brandt en een donker zeilend schip
't Riviertje invaart, elfjes met gehip
Wit worden in het schuim om hoogen boeg.
Daar woonde moeder en had troost genoeg
Toen ze mij baarde, want de schoven riet

Se pencha et l'annonça au ruisseau,
Qui le dit à la mer et elle au lac,
Au-dessus duquel des nuages en vrac
Flottaient. Ainsi un poisson l'entendit
Et un oiseau marin ; ce jour un bruit
De plumage emplissait le bois d'iris,
Mouette et héron gris, qui rentrait lisse
Au nid dans l'arbre. Je le vis là-haut
Battre des ailes depuis mon berceau
Dans l'osier. J'en ai gardé la mémoire.
Ma mère était une ondine, et au soir
Quand la lune se pavanait je la
Voyais, haute femme, venir à moi,
Et clore mes yeux d'un geste aussi doux
Que des fleurs de saule ou des fumées floues,
Comme si la rose avait versé là
Sa boisson du matin. La nuit l'éclat
D'une cithare venait, non de la mer,
Mais qui sait, je l'ai rêvé, de mon père.
Je grandis là, vécus comme une agnelle
Qui gambade auprès de sa mère, et elle
Au soir me serrait fort, brebis laineuse,
Son cœur battait, je m'endormais heureuse,
En regardant depuis mon chaud foyer
L'horizon au loin où semblait couler
Un ruisseau sur l'ourlet du firmament,
Bleu foncé comme la nuit ; en rêvant
L'on croit voir les roseaux se balancer,
Les lucioles des étoiles brûler.
Vint l'automne, et la cigogne émigra,
L'herbe verdit pour la dernière fois,
L'air fut frais plus tôt et l'eau assombrie,
Alors nous aussi nous sommes parties
Loin dans les bois où nichaient les hérons.
Là un feu muet couronnait les troncs,
Des feuilles rousses tombaient sur le sol,
Les branches craquaient, leur résine molle,
Tandis que le vent attisait leurs flammes.
Nous vîmes ici et là une femme
Blême errant comme nous entre les troncs
Détrempés ; quand l'eau tremble des frissons
Du froid d'automne, alors la transhumance
De celles qui aiment l'été commence,

Die overbogen, zeiden het den vliet,
En die 't de zee en die 't aan 't lichte meer,
Waar op den middag het blank wolkenheir
Static verzeilt. Zoo hoorden het een visch
En een zeevogel; dien dag was het lis-
Bosch vol geplas en wuivend wit geveert,
Meeuwen en grijze reiger, die weerkeerd'
Des avonds naar zijn boomnest. Op zijn reis
Zag ik zijn vleugelslag van uit het rijs,
Mijn wiegekamer. Nog weet ik het wel.
Mijn moeder was een stroomvrouw en wen hel
De maanschijf hing te prijck, dan zag ik hoe
Zij op mij kwam, een hooge vrouw, en toe
Mijn oogen sloot met een zacht handgestrook.
Die was zoo zacht als wilgbloesem en rook,
Alsof de rozen daar haar morgendrank
Hadden vergoten, heel den nacht was klank
Van citherspel niet van de zee, misschien
Was 't wel mijn vader, 'k heb hem nooit gezien.
Daar groeide ik en leefde als een klein lam
Dat naast de moeder huppelt, 's avonds nam
Ze mij dicht bij zich als een wollig schaap,
En hoord' ik haar lang kloppen voor mijn slaap,
Terwijl ik uit mijn warme woning keek
Naar den gezichteinder waar wel een beek
's Nachts schijnt te stroomen op den onderzoom
Des hemels, donkerblauw, als in een droom
Schijnt hoog gegroeid riet heen en weer te wiegen
Met schaarsche starren barnend als vuurvliegen.
Maar toen er herfst kwam en de ooievaar
Heenvloog, het gras voor 't laatst vers groen was, maar
De lucht vroeg koud en 't water donker werd,
Toen gingen wij ook heen waar in de vert'
De reigers nestten in de hooge bosschen.
Daar heerschte een stil vuur op stammen, rosse
Bladeren fladderden af in 't mos,
't Getakte kraakt', harsparels drongen los,
Terwijl de wind opflakkerde de vlammen.
Daar liepen wij tusschen de natte stammen,
En zagen hier en daar een witte vrouw
Al dwalen zooals wij; als van herfstkou
Het water in den stroom rilt, dan begint
De groote trek van haar die zomerwind

Migration vers le soleil. Dans la nuit
S'en vont celles qui l'été ont conduit
Les ruisseaux vers les étangs. Sur la lande
Elles s'attourent, satyre et elfe attendent
En compagnie de leur roi Obéron.
Titania aussi, sa couronne au front,
Gouttes de rosée que la lune charme ;
Dans l'œil, reflet d'un joyau, une larme.
Et à chaque nymphe elle dit adieu,
Revenez-nous avec de nouveaux jeux
Pour dans l'eau, nous vous avons tant aimées.
Elle m'embrassa, longtemps du sentier
Je me tournai pour la voir sur sa butte,
Entourée de gnomes jouant du luth
Sombrement et du tambour tristement ;
En route avec un accompagnement
De flûtes de Pan et de tambourins,
Un satyre avait un tonneau de vin
Volé, et des nymphes des plats remplis
De raisin bleu, que la laine s'emplit
Du jus que burent leurs manteaux. Ma mère
M'appela quand les vents des bois frappèrent
Les montagnes, qu'un ravin de rochers
Laissa le vent et les feuilles passer,
La grêle faisait mal à nos corps nus.
Jusqu'au jour où nous sommes parvenus
Au palais du soleil, hôte accueillant ;
Des charpentes un tapis bleu descend,
Aux murs pousse le marbre des colonnes,
Les roses du pays qui les festonnent
S'y balancent lentement, il emplit
Sa maison d'or pendant le jour, déplie
Les vents sur les lacs bleus, zigzags altiers
Sur les monts, dans les pins et peupliers.
Mon logis était un buisson de roses,
Qui me cachait, ainsi qu'une grandiose
Urne de marbre ventrue, un sentier
De sable d'or menait à la cité.
De là des enfants bruns venaient nous voir,
Boucles d'or à l'oreille et beaux foulards
Au front, des mères aux poitrines pleines,
Un moine aux pieds nus, un mendiant en peine
D'un peu de pain et des ânes sans ruse,

En zomerzon beminnen. In den nacht
Varen ze heen, al wie dien zomer wacht
Hielden bij stroom en vijver. Op de hei
Komen ze samen, daar zijn saters bij
En d' elven met hun koning Oberoon.
Titania is ook daar en haar kroon
Van spinwebdruppen flonkert in de maan,
En in haar oog, licht in juweel, een traan.
Zij zegt daar allen nimfen een vaarwel,
En kom hier weder met nieuw waterspel,
Wij allen hebben u zoo lief gehad.
Zij kuste mij, lang zag ik op 't heipad
Nog naar haar om, zij zat er in een drom
Van gnomen, op een heuvel, die de trom
Speelden droefgeestig en de sombre luit;
Wij hadden op den weg het bont geluid
Van pansfluit en den rinkeltamboerijn,
Een sater droeg een ton geroofden wijn,
En nimfen door het woud goudschalen vol
Van blauwe trossen, dat de schapewol
Van hare vachten gemorst druifnat dronk.
Mijn moeder riep me, als het woudgeronk
De bergen door dreunde, een rotsravijn
Den wind en dor geblaarte doorliet, pijn
Deed hagel het bloot lijf, den voet steengruis.
Totdat wij waren, waar in zijn hoog huis
De zuiderzon woont als een gastvrij heer,
De zoldring laat blauwe tapijten neer,
Geplant staan marmren zuilen aan de wanden;
Rozefestoenen uit de bloemelanden
Schom'len er tusschen met een traag gezwaai,
Hij vult des daags met goud zijn huis, gewaai
Maakt hij op blauwe meeren en gewzier
Op bergen, van pijnen en populier.
Mijn woning was een geeleroze struik,
Een marmren vaas met ooren en een buik
Verschool met mij de rozelaar, een pad
Van goudzand lag daar langs henen naar stad.
Daar kwamen bruine kindren op bezoek,
In d'ooren gouden ringen, purpren doek
Om 't hoofd en jonge moeders vol van borst,
Een monnik barvoets, beedlaar met een korst
Oud brood en ezels met een rood schabrak,

De gais soldats et une cornemuse.
Couchée dans l'air chaud de ma roseraie
Je rêvai de ces gens qui m'entouraient. »
Elle dit et Mai le vit avec elle,
Comme un enfant qui dans le vent décèle
De hauts cerfs-volants. C'était un beau drame
Pour chaude journée et pour voix de femme.
Elle semblait penser à ses vieux mots
Encore quand elle en dit de nouveaux :
« Nous rentrâmes au nord quand le feuillage
Revint aux arbres ; étaient du voyage
Tous les oiseaux migrateurs, le pinson
Qui vit ici : écoute sa chanson. »
Elle parlait mais à peine écoutait,
Retira les mains de son giron, et
Se leva comme un bovin blanc du champ.
Ainsi dit-elle, ses yeux regardant
Au-delà des bois où du blanc brillait,
Le sommet d'une tour ou d'un palais :
« Pour ce que j'ai à raconter encore
Ce pré est trop plein de lumière : l'or
D'un après-midi de mai sécherait
Les larmes que tes doux yeux verseraient,
Pleurant déjà quand je parle de pleurs.
Tu vivras longtemps, peut-être en ton heure
Reverras-tu mon ruisseau, quand le pré
Est blanc de brume et que tu t'es trompé
De chemin. Cours alors le long de l'eau,
Entends-le chanter sous les blancs lambeaux,
Trouve-moi dans le brouillard ; je te rends
Pâle comme les brumes le courant. »

Alors ciel et soleil furent pâlots
Tandis qu'elle partait ; seuls les sabots
D'un cheval s'entendaient dans l'herbe molle,
Qui s'effraya, galopa, la queue folle.
Elle grimpa où s'entassaient les brunes
Feuilles mortes ; disparut dans les dunes.

Chaque chose cache une fine essence
D'autre chose. Ainsi l'homme en apparence
Est un piano, aussi mort, mais à cordes.
L'une vibre, puis l'autre, elles s'accordent

Bonte soldaten en een doedelzak.

De lucht was heet in 't roosboschje, ik zag
Droomrig die schelle menschen waar ik lag.'
Dat zei z' en Mei zag met haar als een kind,
Dat vliegers hoog ziet staande in den wind
Van bont papier. Het was juist een verhaal
Voor 'n warmen middag en voor vrouwetaal.
En 't was alsof ze aan haar oude woorden
Bleef denken toen ze nieuwe zei: 'Naar 't Noorden
Keerden wij weer toen jonge bladen kwamen
Aan d' oude boomen; met ons trokken samen
Reisvogeltjes, kanaries en de vink
Die hier ook woont: daar hoort ge zijn getink.'
Ze zei 't, maar hoorde 't zelf ter nauwernood,
Toen nam ze hare handen uit den schoot
En stond op als een blank rund uit de wei.
En zoo sprak ze, maar zag heel ver voorbij
De stille boschkruinen waarin iets wits
Blonk, 't was een landhuis of een torenspits:
'Voor wat ik u nu nog vertellen moet,
Is deze wei niet noch dit licht: de gloed
Van den meimiddag zou de tranen droogen,
Die schreien zouden uit uw milde oogen,
Die bijna schreien nu 'k van schreien spreek.
Gij leeft nog lang, misschien vindt gij mijn beek
Wel weer, wanneer een witte wintermist
Nog eens het woud hult en gij u vergist
Hebt in de paden. Loop langs 't water snel,
Gij hoort het in den mist kabblen heel wèl,
En vindt me in nevel; ik maak u zoo bleek
Als 't water is, benee den mist, der beek.'

Toen werd de lucht en 't zonlicht dof en droef,
Terwijl ze heenging; alleen werd de hoef
In 't weeke gras gehoord van een groot paard,
Dat schrikt' en ronddraafde met lossen staart.
Zij klom tusschen de stammen waar het bruin,
Dood, jarig loof lag; en verdween op 't duin.

Er ligt in elk ding schuilend fijne essence
Van and're dingen. Daardoor wordt een mensch
Als een piano, zóó dood, maar besnaard.
Nu eens rilt één snaar, dan d' âar, naar den aard

À tel son du dehors, parfois se nichent
Ensemble. En cela l'être pauvre est riche —
Les rangs d'émotions sont en lui dormants
Et se réveillent tandis que d'enfant
Il devient vieillard — Ah, beaucoup se rêvent
À mort, jusqu'à ce que la vie trop brève
Soit passée — château enchanté d'un conte,
Aux murs cachés par le lierre qui monte ;
Dedans tout est silence, sentinelles,
Pages, dames, dans un somme éternel.
Mais un prince arrive et prononce un mot,
Alors s'éveille et s'ouvre le château,
Les chambres s'étendent à la lumière
Et les gens y marchent debout et fiers.
Ainsi est notre âme, où chaque surprise
Peut éveiller une autre de l'emprise
De son sommeil, tintant comme sonnette
Dans l'antichambre, ou source guillerette
Au plus profond des bois, et nous réclame.
La musique éveille musique dans l'âme,
Qui émerge en de magiques lambeaux
De notre esprit et cherche cet appeau.

À ce récit des images fugaces
Vinrent ainsi dans la salle des glaces
De son esprit d'enfant. Et elle-même
Errait entre elles, en larmes et blême.
Ce fut un enchantement de tristesse,
Si doux ce premier manque d'allégresse,
La chaude source des larmes inondait
Son cœur ; alors le soleil disparaît,
Il y a un jeu de brouillard dans l'âme
Et les doux rayons de la lune calment
Une mer au lent ressac douloureux.
Sa peine enfla ; elle ferma les yeux,
Que cela ne se brise à la lumière
Du soleil comme un bourgeon qui se perd.
— Mais ainsi sont les enfants et les gens —
Leurs tristesses mettent bas des enfants
De douleur, puis ceux-ci meurent — ainsi
Se dissipa sa peine. On aurait dit
Fumée tournoyant dans la cheminée
Jusqu'à ce que le vent l'ait dispersée.

Van elk geluid buiten, soms, te gelijk
Heel veel. Dat maakt ook een stil arm mensch rijk
Rijen gevoelens staan bij hem in slaap,
En worden wakker terwijl hij van knaap
Oud man wordt. — Ach er stonden veel zich dood
Te droomen, tot met hem hun leven vlood,
En 't al voorbij was — 't lijkt in oude sprook
Betooverd slot, dat klimop en huislook
Verborgen; binnen is het stil, de wacht,
Pages en vrouwen zijn in slaap gebracht.
Maar als een prins komt en zijn tooverwoord
Spreekt, dan ontwaakt en wijkt wijduit de poort,
Dan liggen kamers open in zonlicht,
En wandlen daar die menschen opgericht
Zoo is een menscheziel, waar elk ding kan
Elk ding oproepen uit den doen ban
Des slaaps, laat het maar luiden als een schel
In zijn voorzaal, of bij de waterwel
Heel ver verschallen uit zijn diepe bosch.
Muziek lokt van een ziel muziek weer los,
Die treedt in wondere gedaanten uit
De zielepoort, zoekend dat lokgeluid.

Zoo traden bij dit kind terwijl 't verhaal
Verluidde, beelden in de spiegelzaal
Van hare ziel. En onder hen geleek
Zij zelf te loopen schreiend en sneeuwbleek.
Dat werd betoovering van droefenis,
Zij voelde voor het eerst dat zoet gemis
Van vreugde, en de warme tranenbron
't Hart overstroomen; dan verdwijnt de zon
En is er spel van nevel in de ziel,
En zacht maanlicht en traag rijdend gewiel
Van lichte golven in een zee van wee.
Zij voeld' het leed zacht opzwellen en dee
De oogen dicht, dat het niet breken zou
Voor 't zonlicht als een bloemknop voor den dauw.
Maar zoo als kindren en ook menschen zijn
Hun droefheid is als 't kind dat moeder pijn
Doet als ze 't baart, en dat toch sterft — zoo ook
Ebde haar leed weer heen. Het leek de rook
Die van de schouw trekt en ook beelden maakt,
Tot waar de wind hun teere hulsels slaakt.

Et Zéphyr se trouvait dans les buissons
Qu'elle approchait, il poussait le basson
De sa voix, mais cessa quand il la vit
Et tendit la main, et en riant dit :
« Ne reste pas là, ma voix est trop rude
Pour des oreilles de nacre si prudes.
Je chanterai aussitôt que ma gorge
Sera dégelée, pour l'instant je forge
Ces cloches fleuries. » Tandis qu'il parlait
Il secoua un arbrisseau, et Mai
Fut couverte d'une pluie de genêts.
Lui saisit de légers coquelicots
Se balançant depuis peu dans des flots
De trèfle, rouge et jaune en fleurs mêlées
Qu'il lui offrit avec des graminées.
— « Je n'ai guère de temps pour les guirlandes,
Je dois chanter. » Alors la bouche grande
Il chanta — Mai rit à gorge déployée.
Il fut fâché. Elle s'en est allée.

C'était l'après-midi. Des bois sortait
Le doux souffle d'or du soleil, chantaient
À tue-tête les oiseaux chanteurs sous
Les frondaisons ; d'un pont elle vit tout
Voler à toute aile au-dessus des ondes :
Les geais bleus le long des berges fécondes
Où la glace clapotait et la mousse
Se formait en stalactites, sans frousse
Les pies noir-blanc se disputaient le jour,
D'un chêne des pics voletaient, et pour
Menu fretin : rouge-gorge et mésange
Et merle, que toujours sa voix démange,
Et un pluvier. Tout fut silence quand
Elle avança, deux paires d'yeux perçants
L'épiaient des branches où se balançaient
Deux pigeons, un brin de paille tombait.
Statuette blanche elle prit la basse
Allée, là où jamais la nuit ne passe.
Au matin une vapeur fraîche y rampe
Sur la rosée, après midi la lampe
Du jour brumeux y brûle. Et où l'allée
Heurtait les champs mollement étalés
Au flanc d'une colline, elle s'assit.

En Zefirus zat nog in 't struikgewas,
Daar liep ze heen, hij oefende zijn bas-
Stem, maar hield in toen hij haar zag,
En stak een hand uit, en zei met een lach:
'Blijf nu niet hier, mijn stem is nog te ruw
Voor ooren van dat parelmoer. Voor u
Wil ik een lied maken zoodra mijn keel
Geheel ontdooid is, nu zal ik dit geel
Bloemklokkenspel doen spelen.' Zoo zei hij
En schudd' een boompje, toen vielen op Mei
De gouden regens. Zelf nam hij er bij,
Zacht bij den groenen steel, lichte papaver;
Die woei daar nog niet lang tusschen de klaver.
Dat werd een mooi tuiltje van geel en rood,
Hij schikte er pluimgrassen bij en bood
Het aan — 'Voor kransen heb ik nu geen tijd,
Ik moet nu zingen.' En hij gaapte wijd
En zong — en zij bleef luidkeels lachend staan.
Toen keek hij boos. Toen is ze heengegaan.

't **Was** na den middag. Van het woud ging uit
Een zachte adem dampend zongoud, luid
Zongen de zangvogels en vlogen onder
De boomkruinen; zij zag het van een vonder
Hoe ze heenwiekten over 't beekkrystal:
De blauwe gaaien op den groenen wal,
Waartegen 't beekijs plaste en het schuim
Als kleurig druipesteen bleef, in wilde luim
Witzwarte eksters die den dag uitvechten,
En van een eik afzwierend de goudspechten,
En 't kleiner boomvolk: roodborst en de mees
En geele lijster en wie nimmer heesch
Wordt, regenroeper. Alles zat heel stil
Zoodra ze voorttrad, oogen keken schrill
Van takken waar twee duiven in hun tooi
Op schommelden, er daalde een sprietje hooi.
Zij was als een wit beeldje toen ze ging
Een lage laan in, waar de schemering
Nooit optrekt. 's Morgens smelt er koele damp
Uit dauw, en 's middags brandt de geele lamp
Van 't licht er nevelig. En waar de laan
Stuitte op akkers die in breede baan
Lui lagen langs een helling, zat ze neer.

Entre les nuages était serti
Le ciel, comme un lac entre les rochers.
L'arc de l'horizon était ébréché
De leurs monts. Un feu plus doux, plus épars
Que les rougeurs dans les Alpes au soir
Brûlait sur ces montagnes de nuages.
Tout près d'elle un oiseau dans les branchages
D'un bouleau resta muet un instant ;
Quand il siffla elle put voir comment
Il haletait. Dans l'air il siffla fort ;
Du bois s'élevait une brume d'or.

Alors elle vit, c'était à cinq heures,
Les pieds plantés en terre, un laboureur
Fourbu s'appuyant sur sa bêche en fer.
Il suivait des yeux l'attelage agraire
Qu'un autre menait le long du sillon,
Avant de tourner le soc tout au fond ;
Du champ s'envola un vol d'oiseaux noirs.
Il s'essuya le front avec son mouchoir,
Marmonna un peu, travailla encore ;
Sur ses habits tombaient des flocons d'or.

Un bruit approcha de loin dans les bois ;
Il trottait dans l'air des roues et des voix.
Là sur la route au gravier tout nouveau
Un bûcheron retournait au hameau ;
Mais derrière le bruit venaient d'abord
Des enfants aux robes d'un rouge fort.
Elles portaient entre elles des guirlandes.
Et vêtues de blanc des filles plus grandes,
Main dans la main sur l'herbe entre les pins.
Là derrière des chars sur le chemin,
Dont les roues filaient la poussière dorée.
Voici la noce ; comme une poupée
En dentelles la mariée demeure
Au-dessus des tourbillons et des fleurs.
Les chevaux vont au trot, que les clochettes
Tintent, le laboureur de sa casquette
Salue les noceurs ; puis l'éclat des voix
S'élève sur la route en cris de joie.
Et quand ils sortent de cette verdure
Le soleil brille sur les fioritures

De hemel was in wolken als een meer
Gevat in rotsen. Die zwollen omhoog
Heel ver in 't Oosten waar de ronde boog
Ligt van den horizon. Een doffer vuur,
Als 't rood op Alpen in het avonduur,
Gloeid op die sneeuwbergen. Bewegingloos
Zat zij, er zat een vogeltje een poos
Dicht voor haar op een berketak te zwijgen,
Begen op eens te zingen dat ze 't hijgen
Kon zien. Dat orgeld' in de lucht heel luid;
Om 't vogeltje trok gouddamp het bosch uit.

En 't was vijf uur, en een zwaar akkerman
Zag zij in 't zwart staan in den grond, moe van
Zijn dagwerk, leunend op zijn ijs'ren spa.
Hij zag nadenkend een span paarden na
Die 'n ander door de voor dreef, en juist om
Aan 't eind het logge kouter wendde; 'n drom
Van zwarte akkervogels vloog daar op.
Hij vaagde met een roode doek een drop
Van zweet af, mompelde, en werkte weer;
Goudvlokken sneeuwden op zijn werkpak neer.

En heel ver uit het bosch kwam fijn gerucht,
Wielen en stemmen, tripp'lend op de lucht.
Daar was een weg belegd met versch geel grint,
Waarlangs een houthakker zijn dorpje vindt;
Maar achter het geluid kwamen gegaan
Eerst kind'ren met helroode jurkjes aan.
Die droegen tusschen zich bloemeguirlanden.
En groot're meisjes in het wit, de handen
Gestrengeld, op het gras onder de sparren.
Daarachter op den weg de boerekarren,
Die geel stof sponnen van hun raders op.
Het was een bruiloft; zooals een speelpop,
Met kanten en juweel mooi zat de bruid
Hoog boven 't stuiven en de bloemen uit.
De paarden gingen stapvoets dat tuigschellen
Rinkelden, d' akkerman stond ze te tellen
En zwaaide met zijn pet: toen klom 't gepraat
Tot een hoog juichen op die geele straat.
En toen ze traden uit het groene woud,
Begen de zon in het gewrongen hout

Taillées dans le char, en mille reflets,
Et sur les moyeux aux cuivres coquets.
Ainsi le cortège passe et se glisse,
Le bruit diminue, les gens rapetissent,
Seul les tons des bouquets, le blanc des filles
Restent en vue, les mors des chevaux brillent.

Sur la pente s'étend un champ carré
Rempli de fleurs, cuvette redressée
À la lumière. Ils y dressent ensemble
La table, prête pour la fête il semble,
Mais les hôtes ne sont pas là ; de vin
Déjà remplies les coupes aux pieds fins,
Ciselés ; tulipes rouges et jaunes.
Tout autour jacinthes à tige en cône
Et fleurs sombres à grappes bleu marine.
Des taillis les entourent, mousses fines.
Et là, comme du corail sous la mer,
Des feuilles encore aux branches adhérent,
Mortes, dans le soleil elles rougissent,
Mais par les fleurs leurs couleurs s'évanouissent.

Dans ce val un village où la fumée
Fine foisonnait autour des cheminées ;
Ça aussi Mai le vit. Les tuiles vernies
Luisaient au soleil, de la rue un bruit
Sourd s'entendait, venant des noirs fourneaux,
Le fer tintait sous les coups des marteaux
Martelant en cadence des étincelles.
Dans la rue vide elle vit deux péronnelles
Bavardant à leur porte et un chien noir
Qui errait. Sous un tilleul un vieillard
Regardait le soleil couchant, derrière
Sa maison sa femme sarçait la terre.
L'école ouvrit ses portes, à la grille
Une troupe d'enfants, d'abord les filles
Vêtues de leurs tabliers à carreaux,
Puis cris de garçons, fracas de sabots,
Deux se battaient, les autres regardèrent ;
Puis le maître est venu, alors par paires
La main dans la main ils sont tous partis.
Mai les vit s'égrener dans le pays,
Dans les champs, sur les ponts, le long des haies

Van karresnijwerk stil te glanzen en
In kop'ren bussen op de raderen.
Zoo schoof de stoet voorbij in dichte trein,
't Geraas verflauwde, menschen werden klein,
Alleen bloemkleuren glansden zichtbaar, 't wit
Der meisjes, en van paarden 't staal gebit.

En midden op de glooiing lag in 't licht
Een vierkant veld met bloemen, opgericht,
Van bekervorm. Ze maakten met elkaar
Een tafel, klaar voor 't drinkgelag, en waar
De gasten nog niet aanzitten. Vol wijn
Staan al de kelken, dungesteeld en fijn
Geslepen. Tulpen waren 't rood en geel.
Rondom de hyacinthenforsch van steel,
De sombre bloemen donkerblauw getrost.
Hakhout op zode' omsloot ze, zwaar bemost.
Daar hingen zooals onder zee in 't bosch,
Koraalboomen, nog doode bladen los,
Verbruind. Daarin scheen nog de zon vuurrood,
Maar in 't gebloemte ging de kleur al dood.

Ook lag een dorpje in dat dal, waar rook
Fijn wemelde om heen van schouwen; ook
Dat zag ze. Glans maakte de zon in blauwe
En roode pannen, uit de straat was 't flauwe
Gerucht hoorbaar der zwarte smederij,
Het ijzer klonk onder de hamers, zij
Hamerden in cadans de spranken vuur.
De straat was leeg, ze zag aan deur twee buur-
Vrouwtjes staan spreken en een zwarten hond
Rondloopen. Onder groene linde stond
Een oud man in de westerzon te zien,
En achter 'n huis 'n vrouw onkruid te wiën.
Toen ging een schooldeur open en daaruit
Kwamen een stoet van kinderen, geruit
Droegen de meisjes boezelaars, geklos
Van klompen en jongensgeschreeuw brak los.
Twee vochten er, de rest stond er om heen;
Tot meester kwam, toen gingen ze bij tweën
En drieën huiswaarts, broertjes hand in hand.
Zij zag ze hier en daar over het land
En brugjes gaan en langs een lage heg,

Et dans les rues où ils disparaissaient
D'un coup dans les maisons, les toits leur abri.
Puis tout fut silence, à part le cliquetis
Du fer, et dans l'étable un meuglement.
Dans la grand-rue elle put voir comment
Flottait au vent un buisson de lilas,
Une paire de pigeons s'envola
En claquant de l'aile à grands coups pressés
Et tournoya dans le ciel escarpé.

Quand elle eut vu tout cela, qu'une cloche
Tonna, que l'air trembla de proche en proche,
Alors Mai aussi partit par les prés
Où l'herbe au loin s'étalait, saupoudrée
De brillants mouillés. Barbu de rayons
Le soleil caressait la création
Et l'admirait d'un œil humide. Une ville
S'étalait rouge et blanche, bien tranquille
Au soleil, qui emplissait de lumière
La porte en granit et les rues de verre.
Là, n'ai-je pas moi-même dans le vent
Du soir, sentant le foin, vu cette enfant
Au-devant de la porte, sous les hêtres ?
Je doute... se glissa-t-elle peut-être
Sous mes yeux entre mes songes, si belle
Ombre de rêves. Non, c'était bien elle.
Ne t'ai-je pas baisée, ma douce Mai,
Où le ruisseau longe la route auprès
Des saules bleus. Oh oui, c'était bien toi,
Ta joue aussi douce qu'un dos de chat,
Bouche m'embrassant comme un coquillage ;
Mon sang la mer, tu étais le tangage
D'un bateau qui dansait sur ma poitrine.
Je t'ai scrutée, tu semblais sibylline,
Ce qui émanait de toi je l'ai lu,
Vapeur chaude. Quelle lampe tu fus
Entre mes mains, moi pour toi une abeille
Butinant ton miel, Ô Mai sans pareille.

Parfois le soir quand j'essaie de dormir,
Je sens à nouveau près de moi frémir
Ta douce haleine et tes cheveux fluides.
Tes yeux muets sont deux flammes limpides

En door de dorpstraat, waar ze plotsling weg
Doken in huis, geborgen onder 't dak.
Toen was 't weer stil behalve het klikklak
Van staal en uit een stal dof koegeloei.
Ze kon ook zien hoe in de dorpstraat woei
Tusschen de huize' een boschje van seringen,
Een duivenpaar vertrok op witte zwingen
Het zwerk met vlerkgeklepper in, en zwom
In kringen voor den steilen hemel om.

En toen ze 't al gezien had en de klok
Bomde, de lucht beefd' uren ver, vertrok
Zij ook en liep door weien een lang end,
Waar 't gras vol lag gestrooid van schitterend,
Nat diamantgruis. Met gestraalden baard
Raakte de zon de donkerflonkende aard
En lonkte stil oogglanzend. En een stad
Van roode en witte steenen lag daar, zat
Van zonlicht, dat kwam door granieten poort
De glazen straten binne' en vulde boord
Ze vol. Stond ik niet zelf in avondwind
Vol hooigeur, daar, en zag ik niet dat kind
Buiten de poort onder de beukeboomen?
Ik twijfel... ging ze soms tusschen mijn droomen
Mijn oog voorbij met scheemrend droomespel,
Een slaapschaduw. Neen neen zij was het wel.
Kust' ik u niet vaak vaak, mijn zoete Mei,
Waar 't water aan den weg voorbij stroomt, bij
De blauwe wilgen. O gij waart het wel,
Uw wangen waren zacht als poezevel
En als een schelp sloot uwe mond de mijne;
Mijn bloed de zee daarbij, gij waart mijn kleine
Scheepje dat danste op mijn borst die 't droeg.
Gij leekt zoo vol geheimen en ik vroeg
Ze u en las z' en voelde ze in damp
Van warmte uit u wellen. Welk een lamp
Waart gij mijn handen, ik bij u de bij,
Uw zoete honing purend, zoete Mei.

Soms is het als ik 's avonds laat vermoeid
Tracht in te slapen, dat dicht langs mij vloeit
Uw zachte adem en uw stroomend haar.
Uw oogen zijn twee stille vlammen waar

Dans le coussin où je suis à attendre ;
Quand je pars en rêve elles brûlent tendres.
Comme quand enfant autour de tes pieds
Les fleurs embaumaient, des brouillards légers
Défilaient sur ma tête, que la lune
Fleurissait, Phébus couché sous les dunes.
J'étais près de toi comme d'une source
D'eau vive, où l'on voit en rouge la course
Des elfes sur le sol de sable jaune
Et où des globules de cristaux trônent.
Tu parlais, m'offrant un trésor de mille
Secrets que moi j'emportais dans la ville.
Tu restais dans mes bras, belle enfant chaude,
Dans ta blondeur l'odeur des joues rougeaudes.
Tu m'offrais tes lèvres, rondes cerises,
De ta bouche j'ai mangé mille bises.
Tu as fui mes bras mais je t'ai saisie
Par la main et menée par mon pays.

Ce n'était pas loin mais cela semblait grand,
C'était le soir et du val où des gens
Vivaient venaient des chansons, bien des heures
Nous les avons écoutés, leur labeur
Était fait, eux contents — il vint aussi
Un oiseau noir dans le ciel, qui fondit
Très vite devant le soleil couchant.
Des taillis une source doucement
Parlait en soi, une enfant, mais se tut
Quand elle vit que nous l'écoutions, perdu
Pourtant un rire ridait toujours l'eau.
Nous vîmes aussi un nid où yeux clos
La poule et le coq nichaient plume à plume
— Mais en grande hâte nous nous en fûmes.

Puis nous arrivâmes où, fleurissant,
L'aubépine emplissait la nuit sans vent,
Où son odeur ferme et franche entourait
Chaque branche. Une obscurité cachait
Ton doux visage et nous avons atteint
Un val, en silence, main dans la main.
Tout ici était merveille, il m'a pris
L'envie d'y errer pour toujours ou d'y
Sonner d'un carillon d'argent, sans fin.

Mijn hoofd ligt op mijn peluw; terwijl ik
Indroom, blijven ze branden liefelijk.
Als toen ge kind waart en om uwen voet
Bloemgeuren walmden en dat licht gebroed
Der wolken m' over 't hoofd voer als de maan
Ontluikte, Phoebus' bloem te rust gegaan.
Ik zat bij u als bij een kleine wel
Van levend water, waar 't rood elvenspel
Te zien is op den geelen zandgrond en
't Omhoog komen van bobbels kristallen.
Gij spraakt heel stil en veel en gaaft m' een schat
Geheimen dien ik bergde bij me in stad.
Gij laagte op mijne armen, mooi warm wicht,
In 't blonde haar 't rood welriekend gezicht.
Gij maakte uw lippen als een kersje rond,
Ik at zoovele kussen van uw mond.
Gij vluchtet uit mijn arm maar 'k greep uw hand,
En nam u mede door mijn eigen land.

Het was niet heel ver maar het leek toch lang,
Want het was avond en er kwam gezang
Diep uit een dal waar menschen woonden, vaak
Stonden we stil en luisterden, hun taak
Was af, zij blijde — er kwam ook wel
Een zwarte vogel door de lucht, heel snel
Verschietend boven de gezonken zon.
En onder 't kreupelhout praatte een bron
Stil voor zich heen, een kind, en toen hij zag
Ons luist'ren, werd hij heel stil, maar een lach
Ritselde nog van verd're wateren.
Ook zagen we een nestje, waar de hen
Lag naast het haantje, de oogen toe en veer
In veer — maar verder haastten we ons weêr.

Totdat we kwamen waar de roode bloei
Van een meidoorn de nacht vervuld'. Er woei
Geen wolkje en de geur hing vol en dicht
Om alle takken. Hier verschool 't gezicht
U duisternis en klommen wij door 't zand
In een diep dal, stilzwijgend, hand aan hand.
En hier was alles wonder, 'k wilde wel
Hier eeuwen zwerven of een zilv'ren bel
Hiervan altijd doen luiden in dit land.

Étendue à mon côté, de ma main
Mai mangeait comme du pain des baisers,
Puis comme une mère sur moi penchée,
Sans me quitter des yeux elle parla :
« Les baisers pleuvent de ma bouche et toi,
Garçon assoiffé, demandes toujours
Plus des gouttes à ce nuage. Cours
Dans ta ville à présent » — le cœur battant
J'attendis, sa douce joue reposant
Contre la mienne — elle dit : « Chaque allée
M'invite, laisse-moi d'ici aller
Chercher tout ce qui embaume et qui brille ;
Entends le rossignol chanter ses trilles
Où les fleurs foisonnent, leurs pleins calices
Des plats de fête dans l'herbe, et pâlisent
Les coupes de mousse jaune et sucrée. »
Semblant déjà les boire elle a lâché
Mes doigts. Je suis resté longtemps à voir
Comment dans les taillis elle allait boire
Maint calice de rose ou de pensée sombre
Qui rouge ou bleue avait poussé dans l'ombre.

Alors elle découvrit au sommet
D'une aire de collines qui formaient
Un cercle de remparts comme un bastion
Autour d'une lande, une dépression
Remplie de bruyère, sans fleurs encore.
Elle en évinça une abeille fort
Affamée, puis s'y assit, se cacha
Des feux du soir qui brillaient sous ses bras.
Et c'est là qu'assise sous ce couvert,
Elle suivit de ses yeux grands ouverts
Le va et vient de quelques pousses tendres
D'herbe, qui du bord n'osaient se défendre
Quand la faible brise du soir passait
D'un vol invisible et les agitait,
Et s'en étonnait elle-même un peu.
Elle admira comment la vitre bleue
Du firmament s'embuait de ténèbres,
Il ne restait qu'un souvenir funèbre
De la rougeur dans l'ourlet boursoufflé
D'un nuage rouge — il avait été
Crème le jour, à présent comme un lit

Ik lag daar neêr, zij naast mij. Uit mijn hand
At ze als brood de kussen en ze boog
Zich over me als een moeder en bewoog
Haar oogen niet weer heen terwijl ze zei:
'Mijn mondje regent kussen en jij, jij,
Dorstige jongen, vraagt maar altijd meer
En nog meer druppen uit dit wolkje. Keer
Nu naar uw stad' — ik zat en wachtte lang,
Mijn hart bonsde, ik had haar zachte wang
Tegen de mijne — tot ze fluisterd': 'Elke laan
Ligt noodend open, laat mij hier nu gaan
En zoeken wat daar geurt en wat daar blinkt;
Hoor hoe de nachtegaal in 't boschje zingt,
Waar al de bloemen staan, de volle kelken,
Een feestdisch in het gras, en over elken
Roemer verschuimt de geele zoete wijn.'
Zij leek dien al te drinken toen ze mijn
Vingers liet varen. 'k Stond een lange poos
Te zien hoe ze in 't boschje meen'ge roos-
Kelk en violen leêg dronk, die daar blauw
En rood gegroeid stonden in 't schemergrau.

Toen vond ze, 't was op 't hoogste van een kling
Van onbegroeide heiheuvels, die 'n ring
Van wallen en verschansing maakten om
Het heikamp, een ondiepe kuil, een kom
Vol donk're erika, nog onbebloemd.
Ze joeg een bij op die er hong'rig zoemd'
Om honing, stapt' er in, verdwijnend voor
Het roode hemelvuur dat onder door
Haar armen gloeide. En daar zat ze neer
Met wijde oogen naar de heen en weer
Schomm'lende spruiten van het gras te zien,
Die op den rand geen weerstand dorsten biên
Aan 't luwe avondluchtje dat langs vloog
Op transparante vlerkjes en bewoog
De grasjes en zelfs zelf verwonderd was.
Zij zag hoe heel langzaam het blauwe glas
Van 't uitspansel besloeg met duisternis,
En van het rood alleen de heugenis
Bleef leven aan den opgeblazen zoom
Van een rood wolkje — overdag was 't room
Geweest, nu leek het een violenbed,

De violettes marbré de jolies
Lueurs mauves dans un champ solitaire.
Plus bas s'enracinaient en basse terre
Tremble et bouleau, dont le chuchotement
Tremblait sur la pente. En eux maintenant
Se logeait la frayeur du crépuscule,
De tout vent capté dans leurs follicules.
Oh il bruissait bien des bruits à cette heure,
En bas des nains courbés recherchaient leurs
Vieux livres et les sortaient de la terre.
Ce sont eux qui la nuit cherchent les pierres
Où jadis les druides gravaient leurs
Adjurations contre les maux de cœur
Des jeunes héros. L'on entend toujours
Leurs coups de pioche. Quand à l'ouest le jour
Fut bien mort de jeunes elfes sortirent
De leurs maisons sous terre, où ils transpirent
Le jour à creuser des couloirs de mine,
Et leurs lumignons dans l'herbe illuminent
Des salles d'émeraude. Et un lutin
Est assis là avec des parchemins,
Dans une robe jaune, et étudie
Ce qui guérit la goutte, et ce qui régite
Le pouls et le cœur. Tout autour lutinent,
Rient et dansent des elfes féminines,
Leurs habits claquant tels des étendards.
Tout s'agitait en ce lieu en ce soir.

Mais des clameurs faisaient bouger au loin
La robe en soie du ciel. D'un siècle ancien
À l'horizon les Walkyries se mouvaient.
Elles portaient des enfants : Mai pouvait
Entendre leur chevauchée, le bruit de grêle
Des traînes dans la maison paternelle.

Puis la lune vint comme un amiral,
Debout à la proue, vêtue de métal,
D'un bouclier d'or, parcourant l'éther.
Blanches se gonflaient ses voiles, la mer
Se dissolvait en écume égouttée.
La flotte étoilée s'écarta de côté
Et libéra la voie — comme un héraut
Un nuage volait en avant, portant beau

Heel alleen liggend maar doortrokken met
Een heerlijk paars licht, in verlaten gaard.
Beneden wortelden in lager aard
Bleeke abeel en berken, wier gefluister
Trild' op de helling. In die boomen huist' er
Een wonderlijke schrik voor schemering'
En voor elk windje dat hun loover ving,
O er was veel te hooren op dien stond,
Benee stapten kromme kabouters rond
En haalden uit den grond hun oude boeken.
Zij zijn het die des nachts de steenen zoeken
Waar eens druïden spreuk en medicijn
In griffelden tegen de hartepijn
Van jonge helden. Ook nu was de slag
Van 't houweel hoorbaar. Toen in 't west de dag
Geheel dood was, traden de jonge elven
Hun ondergrondsche huizen uit, daar delven
Des daags ze gingen en een donk're mijn.
Mijngraverslampen zetten ze, wier schijn
In 't gras smaragden zalen maakt. Daar zit
Met perkamenten schrift en in geelwit
Gewaad, een elf den nacht uit en studeert
Geneeskunst, wat de jicht heelt, wat regeert
De pols en 't hart. Langs hem gaan met gelach
De elvenmeisjes dansend, dat een vlag
Hun wapperend gewaad lijkt. 't Wuifde zacht
Bij 't schuiflen om den heuvel in dien nacht.

Maar in de vert' bewoog een flauw geschreeuw
Het zijden luchtgewaad. Uit oude eeuw
Reden er heksen om den horizon.
Ze dragen kleine kinderen: Mei kon
Het martlen hooren en het sneeuwgeruisch
Van sleepgewaden bij haars vaders huis.

Daar kwam de maan en als een admiraal
Voer ze den hemel in, die, zelf in 't staal,
Voor op de plecht staat achter 't gouden schild.
Wit zwellen zeilen op het blauw, het zilt
Ziedt en verteert in sprenkels fijn zeeschuim.
De vloot van sterren week weerszijds en ruim
Lag daar de heerweg — als wapenheraut
Stoof 't wolkje voort, het droeg de kleuren goud

L'or et blanc de sa maîtresse, et le cor
Qu'il embouchait semblait brun et rouge-or.

Qui peut souffrir l'éclat de ce soleil
Nu, chauffé à blanc ? Mai, dans son sommeil,
Ne le pouvait pas. Et toute la nuit
La lune la vit et dorée lui rit.

Dans l'ombre tremblante de la forêt
Douze tout petits chevaliers touchaient
L'or que la lune émiette dans les branches,
D'abord en cordes, le vent y épanche
Sa plainte en les pinçant d'un doigt ému.
Elles descendent en rayons tendus
Entre les arbres, fragments d'or filé
Que touchaient douze petits chevaliers.

Ils portaient des manteaux blancs, blancs tricots,
Bérets emplumés, ils montaient au trot,
La lune sur leurs armes en reflets,
Et se rangèrent en cercle au sommet.

Là se tiennent les douze heures nocturnes,
Qui contemplent la fille de la lune
Tels des enfants dans leur ronde enfantine.
À tour de rôle quittant la rondine
L'un d'eux laisse les autres pour aller
À grands pas dans les bois et par les prés,
Grimpe l'escalier d'une tour très vieille
Et sonne son heure, ses amis veillent
Et voient son manteau au-dessus du bois
Qui brille ivoire sous la lune d'or froid.

Ainsi douze chevaliers dans le noir
Autour de Mai ont formé un rempart,
Et sous la lune immobile ils restèrent
Sans bouger, leurs épées plantées en terre.

En wit van zijn meesteres, en een bazuin
Leek hij te blazen van roodgoud en bruin.

Wie kan den glans verdragen van die zon,
Wanneer zij naakt, witgloeiend staat? Mei kon
Het niet en droomde in. De maan bezag
Den ganschen nacht haar met een gouden lach.

En in de trillende scheem'ring van het woud
Raakten twaalf kleine ridders telkens 't goud
Dat van de maan door zwarte takken brokkelt,
Eerst zijn het lange snaren, de wind tokkelt
Ze klagelijk, diep in den zomernacht.
Ze dalen zich strekkend op donkre dracht
Van 't woud en breken in goudsplinters fijn,
Die raakten nu in 't woud twaalf ridders klein.

Die droegen witte mantels, wit tricot,
Baretten wit gestruisveerd, stapten zoo,
De maan glom in wapens, den heuvel op,
En schaarden in een kring zich op den top.

Dat zijn de twaalf nachturen die daar staan,
Ze zien zoo teer naar 't kind der ronde maan,
Als 't spel van kindren staan z' in kleinen kring.
Om beurten gaat er een en breekt den ring
En laat de andren wakend achter, hij
Treedt snel het woud en wijde wei voorbij
En klimt de trappen op in ouden toren,
En luidt en slaat zijn uur, zijn makkers hooren,
En zien zijn witten mantel boven 't woud,
Die glanst er als ivoor in 't gul maangoud.

Zoo stonden twaalf ridders dien gulden nacht
En hielden trouw om kleine Mei de wacht.
De maan scheen onbeweeg'lijk, in het rond
Stonden zij stil, hun degens in den grond.

Table

Introduction	5
Chant premier	16
Chant deuxième	80
Chant troisième	194

